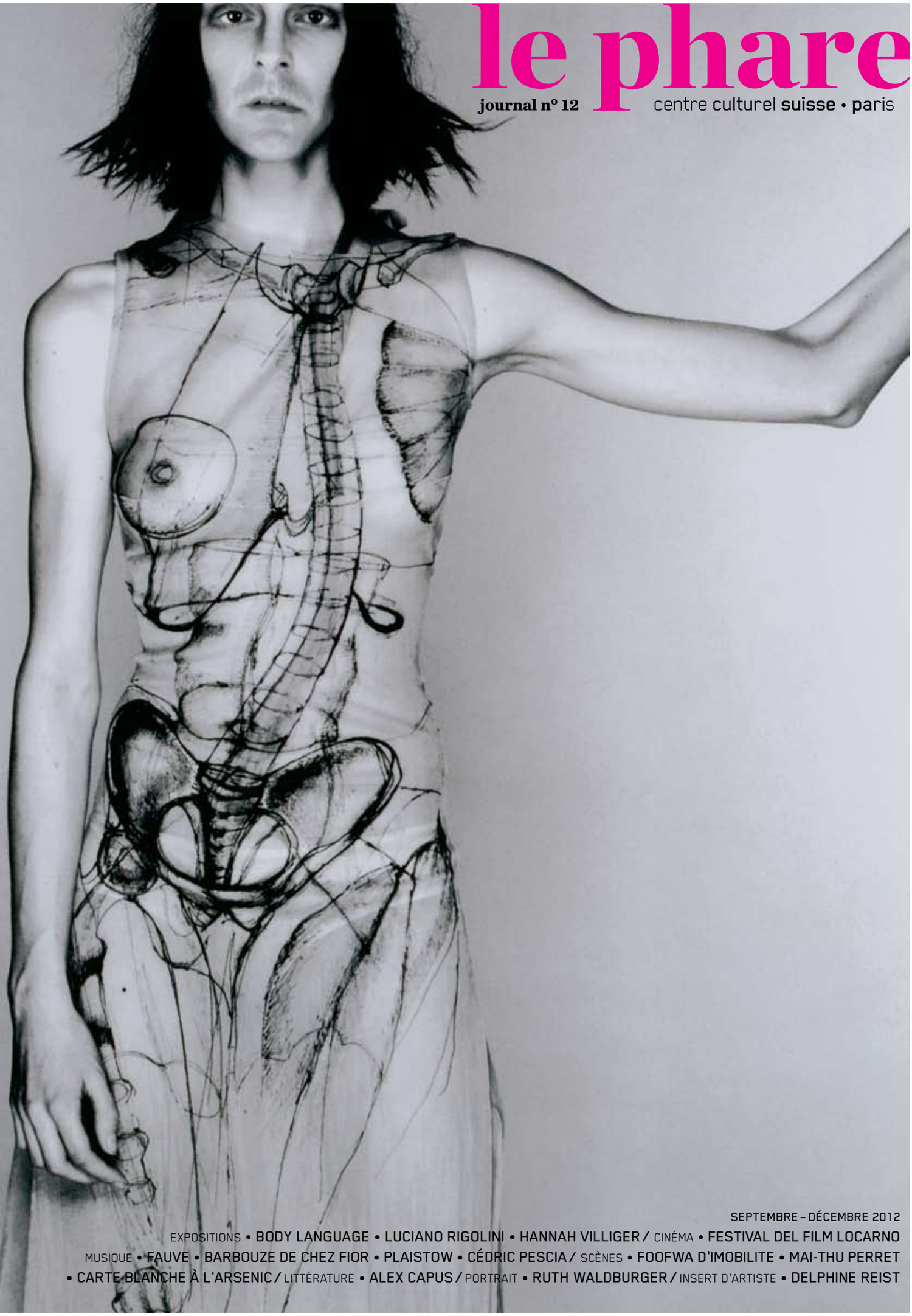


le phare

journal nº 12

centre culturel **suisse** • paris

SEPTEMBRE – DÉCEMBRE 2012

EXPOSITIONS • BODY LANGUAGE • LUCIANO RIGOLINI • HANNAH VILLIGER / CINÉMA • FESTIVAL DEL FILM LOCARNO
MUSIQUE • FAUVE • BARBOUZE DE CHEZ FIOR • PLAISTOW • CÉDRIC PESCIA / SCÈNES • FOOFWA D'IMOBILITE • MAI-THU PERRET
• CARTE BLANCHE À L'ARSENIC / LITTÉRATURE • ALEX CAPUS / PORTRAIT • RUTH WALDBURGER / INSERT D'ARTISTE • DELPHINE REIST

Atelier Grand | www.photo-genic.ch
UN SAVOIR-FAIRE SUISSE
L'esprit d'excellence permet de conjuguer tradition et innovation.
Ainsi le couteau suisse témoigne d'une créativité sans limites. Il en est de même de nos vins qui puisent leur diversité dans la richesse de nos terroirs et de nos cépages.
Les Vins Suisses
Un savoir-faire à partager
www.swisswine.ch
Suisse. Naturellement.
A déguster avec modération

Sommaire

4 / • EXPOSITION
Photo collector
Le Fotomuseum Winterthur et l'exposition *Body Language*

10 / • EXPOSITION
Chasseur d'images
Luciano Rigolini

11 / • EXPOSITION
Le sculpteur en photographe
Hannah Villiger

12 / • DANSE
Condensé d'un contraire
Foofwa d'Imobilité

14 / • CINÉMA
Locarno 2012, le festival des grands écarts
Carte blanche au Festival del film Locarno

16 / • MUSIQUE
L'activisme rock de Two Gentlemen
Fauve – Barbouze de chez Fior – Plaistow

18 / • DANSE
Le chat et la souris
Mai-Thu Perret

20 / • THÉÂTRE • DANSE
Trois drôles de dames made in Arsenic
Julia Perazzini – Laetitia Dosch – Simone Aughterlony

23 / • INSERT
Delphine Reist

27 / • MUSIQUE
Une poétique de l'entre-cordes
Cédric Pescia

28 / • ARCHITECTURE
Avec la lumière, la terre et le vent
Gion A. Caminada

30 / • LITTÉRATURE
Roi de contes, d'Olten aux Indes
Alex Capus

31 / • ÉVÉNEMENTS DIVERS
I love books Les plus beaux livres suisses 2011
...and I love prints Éditions Raynald Métraux
Exit la brique. Vive le bois Timber Project
Neige à Paris Nuit blanche
Prix Studio Collector

32 / • PORTRAIT
Même en Suisse, l'amour du cinéma reste français
Ruth Waldburger

39 / • LONGUE VUE
L'actualité culturelle suisse en France
Expositions / Scènes

41 / • MADE IN CH
L'actualité éditoriale suisse
Arts / Littérature / Cinéma / Musique

46 / • ÇA S'EST PASSÉ AU CCS

47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture : Ugo Rondinone, sans titre, 2000, du portfolio : *I don't live here anymore*, c-print, 46,3 x 31,4 cm. Collection Fotomuseum Winterthur. © Ugo Rondinone

Réserve du Fotomuseum Winterthur. © Thomas Seelig

Réservoirs d'art

Exceptionnellement, notre programmation d'automne 2012 intègre à nouveau une exposition basée sur une collection. Après le regard que nous avons porté sur les œuvres rassemblées par Andreas Züst – qui sont en dépôt à long terme au Kunsthaus d'Aarau –, nous avons l'occasion aujourd'hui de proposer l'exposition *Body Language* conçue à partir de la collection du Fotomuseum Winterthur, sur proposition de son directeur Urs Stahel. Il faut dire que la Suisse, avec ses 185 musées d'art, des collections de très haut niveau et un maillage très serré entre l'engagement privé et l'institution publique, offre un réservoir exceptionnel d'œuvres accessibles au public.

Prenons le cas du canton de Bâle, certainement le plus révélateur. Son Kunstmuseum s'est par exemple enrichi dès 1952 de très fameuses collections cubistes grâce notamment aux donations du banquier Raoul La Roche. Mais, c'est à partir de 1933 que la fondation Emmanuel Hoffmann, du nom d'un des dirigeants du groupe pharmaceutique Hoffmann-La Roche, et sous l'impulsion de sa veuve Maja Sacher-Stehlin, contribue à acquérir des œuvres pour ce musée, puis permet de créer le Museum für Gegenwartskunst (section contemporaine du Kunstmuseum) en 1980. Maja Oeri poursuit l'engagement de la famille Hoffmann en finançant le Schaulager – institution privée ouverte en 2003 – et l'extension du Kunstmuseum qui devrait voir le jour en 2016. Pour sa part, le fameux marchand d'art et cofondateur d'Art Basel en 1970, Ernst Beyeler, a laissé en héritage la magnifique fondation construite par Renzo Piano en 1997. Autre contexte, à Berne, le commerçant Hermann Rupf et sa femme Margrit ont confié en 1954 leur collection de peintres cubistes au Kunstmuseum ; ou encore à Winterthour, où le négociant Oskar Reinhart fonda deux musées à partir de sa collection, respectivement en 1951 et en 1970. Quant au Kunsthaus de Zurich, rendu possible par la Société zurichoise des beaux-arts créée en 1787 et qui compte actuellement plus de 20 000 membres, il a reçu de nombreuses donations depuis son ouverture en 1910 et prépare son extension pour 2015. Ces cas ne représentent bien sûr que quelques exemples dans la très riche histoire des collections d'art en Suisse.

Il apparaît clairement que les musées dont les collections sont les plus riches se situent en Suisse alémanique. Par contraste, les régions romandes et tessinoises font office de parents pauvres. Heureusement, les choses commencent à bouger aussi du côté latin. Le Musée Cantonal des Beaux-Arts de Lausanne pourrait bien avoir – enfin – un nouveau bâtiment dès 2016. Auparavant, le Mamco de Genève proposera un programme spécial pour fêter ses 20 ans en 2014 et, la même année, Lugano devrait inaugurer son nouveau forum culturel, le LAC (Lugano Arte e Cultura). Les musées d'art suisses se développent, notamment par la construction de nouveaux bâtiments. On compte aujourd'hui plus d'une dizaine de projets d'envergure dont l'aboutissement devrait s'échelonner entre 2012 et 2017. Nous consacrerons d'ailleurs en 2013 un cycle de conférences sur les enjeux architecturaux de ces projets. Et nous préparons plusieurs expositions avec des jeunes artistes dont le travail, nous l'espérons, entrera bientôt dans les collections des fameux musées suisses… mais aussi d'ailleurs.

—— **Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser**

• EXPOSITION

14.09 – 16.12.12
Body Language
Œuvres de la collection
du Fotomuseum Winterthur

Cette exposition est réalisée en collaboration avec Thomas Seelig, conservateur au Fotomuseum Winterthur. Dans le cadre du Mois de la Photo à Paris, novembre 2012.

www.fotomuseum.ch

Toutes les œuvres reproduites dans l'article : Collection Fotomuseum Winterthur.

Nan Goldin, *Self-Portrait with Eyes Turned Inward*, Boston, 1989-1999, cibachrome, 76×102 cm, don de Andreas Reinhart. © Nan Goldin / Courtesy Matthew Marks Gallery, New York

Photo collector

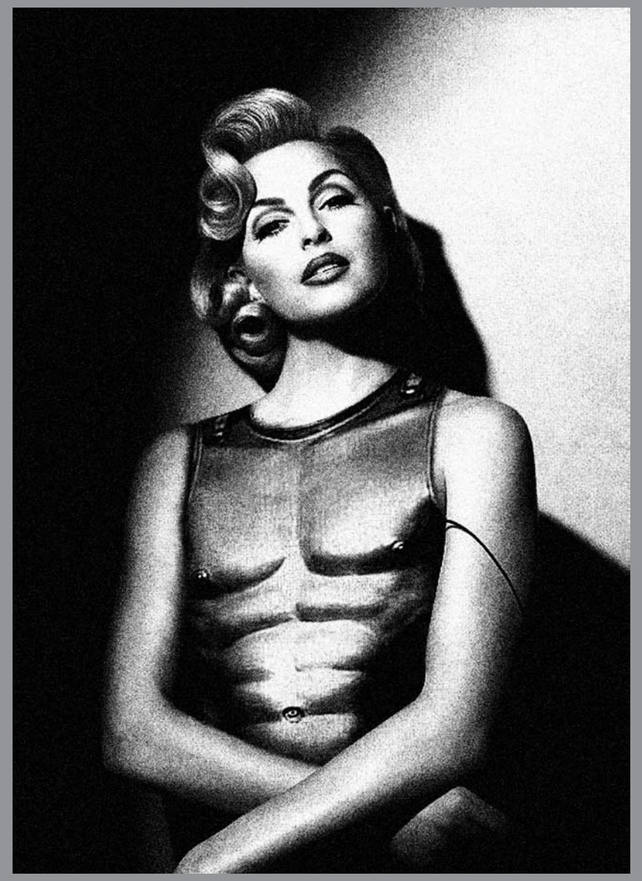
À l'occasion de l'exposition *Body Language* au CCS, entretien entre les directeurs et Urs Stahel, directeur du Fotomuseum Winterthur, et Thomas Seelig, conservateur. —— Traduction Katrin Saadé-Meyenberger

• Jean-Paul Felley – Olivier Kaeser / **Pourquoi avoir créé le Fotomuseum Winterthur ?**
• Urs Stahel / Le musée est né, en 1993, de la nécessité d'avoir un lieu pour la photographie de façon permanente et régulière, et d'engager un débat sur ce médium. La Suisse alémanique ne disposait pas d'un lieu pour la photographie. Il fallait faire le voyage au Musée de l'Élysée à Lausanne. Bien sûr, il y avait l'endroit spécialisé le plus établi, la fondation pour la photographie (Fotostiftung) au Kunstmuseum de Zurich. Mais en dehors d'une très courte période (entre 1980 et 1983), cette fondation n'était pas vraiment visible, car il n'y avait ni réels programmes d'exposition ni vrais débats au niveau institutionnel. Même au musée de Lausanne, à cette époque, il n'y avait pas de véritables débats. Cette absence de débats, je l'ai ressentie en Europe dans les années 1980, quand la photographie est entrée dans les institutions. Au Fotomuseum, il y a eu dès le début cette confrontation entre les mots et les images.

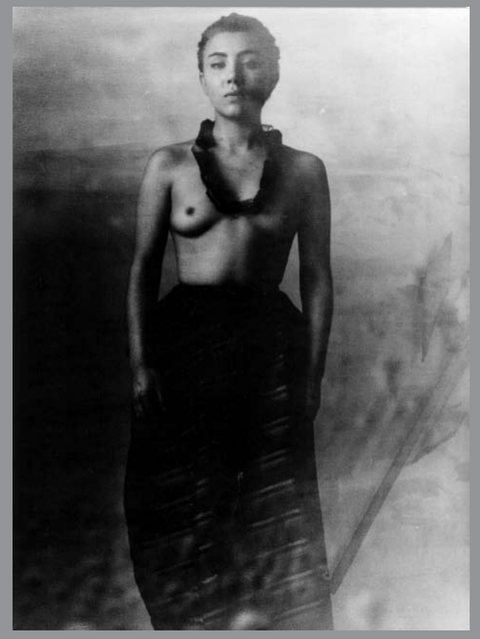
• JPF / Pourquoi s'être établi à Winterthour ?
• US / Winterthour s'est présenté pour des raisons familiales. Le fondateur du Fotomuseum Winterthur, George Reinhart, est issu de la famille des Reinhart qui, depuis une centaine d'années, a encouragé à Winterthour les arts dans tous les domaines (musique, littérature, arts visuels). Il a été le mécène qui nous a permis de transformer cette ancienne usine de textile en musée. George et Andreas Reinhart nous ont permis d'emménager dans ce bâtiment. La deuxième raison, plus pragmatique, était qu'à Zurich, nous n'avions pas de bâtiment en vue. Le Fotomuseum aurait dû être construit juste en face de la fondation pour la photographie (Fotostiftung). À cette époque, entre Zurich et Lausanne, il y avait une âpre compétition. Je n'avais pas très envie de me confronter à cette situation difficile. Il me semblait donc évident de commencer ici.

• OK / **Quelles sont les spécificités du Fotomuseum par rapport à d'autres musées dédiés à la photographie ?**
• US / J'ai voyagé, au début des années 1990, en Europe et aux États-Unis et je me suis demandé comment la photographie était traitée. Je n'étais pas heureux de la façon dont la photographie était regardée et considérée. Je citerai comme exemple – français – l'exposition Henri Cartier-Bresson qui s'est tenue au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, exemplaire pour tout ce qui se passait un peu partout ailleurs. Dans cette exposition,

Paulina Olowska, *H*, 2005, de la série : *Alphabet*, impression offset, 20×13,8 cm. © Paulina Olowska



Rockmaster K, *Classic She-Man*, 2003, impression jet d'encre, 63×45 cm. © Rockmaster K



Annelies Štrba, *Sonja mit Flaschenhalskette*, 1988, tirage gélatino-argentique sur toile, 148×109 cm, dépôt longue durée de la collection Andreas Züst. © Annelies Štrba

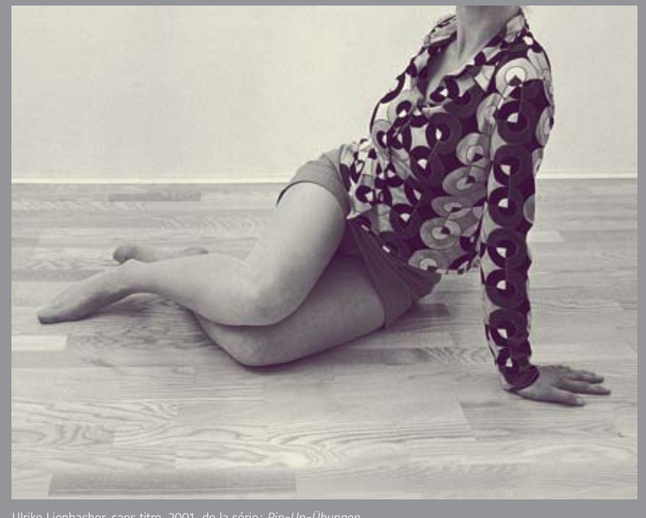
Aneta Grzeszykowska & Jan Smaga, *Aneta on Jan's extended arm*, 2008, et *Aneta in chest stand*, 2008, de la série : *Acrobat Book*, c-prints sur carton, 38×38 cm. © Aneta Grzeszykowska & Jan Smaga

Annelies Štrba, *Ân 140*, 2001, de la série : *Filmstills aus Dawa-Video*, c-print, 40×50 cm. © Annelies Štrba

Anetta Mona Chişa & Lucia Tkáčová, de la série : *Porn*, 2004–2007, publication offset, 16 pages, 42 x 29,1 cm. © Anetta Mona Chişa & Lucia Tkáčová

Ugo Rondinone, sans titre, 2000, du portfolio : *I don't live here anymore*, c-print, 46,5 x 31,6 cm. © Ugo Rondinone / Courtesy Galerie Eva Presenhuber, Zurich

environ 300 œuvres étaient alignées et très rapprochées les unes des autres. Les visiteurs allaient d'une œuvre vers l'autre. La photographie était présentée de cette manière. On a commencé à montrer la photographie, mais sans savoir comment l'exposer. Aux États-Unis, c'était, à mon avis, encore pire. Dans les institutions privilégiant une approche classique de la photographie, celle-ci était considérée comme une miniature précieuse. Elle était placée dans un cadre doré, puis dans un cadre en bois, puis montée sur un panneau peint en vert olive. Cela n'avait rien de « contemporain », c'était du XIXe siècle. Chaque fois que j'entrais dans un espace, j'aurais voulu faire le contraire de ce que je voyais. J'étais impliqué dans la création de la Kunsthalle à Zurich, qui s'était installée dans une ancienne usine. J'aimais la façon dont on se servait de ces bâtiments bruts pour montrer l'art.



Ulrike Lienbacher, sans titre, 2001, de la série : *Pin-Up-Übungen*, impressions offset, 42 x 34 cm et 34 x 42 cm. © Ulrike Lienbacher

Il m'a donc semblé évident que la photographie devait être montrée comme de l'art contemporain. Sinon, elle n'entre pas dans le discours d'aujourd'hui. Un deuxième musée zurichois m'a guidé, le Museum für Gestaltung. La programmation était quelque peu monotone avant que Martin Heller n'en prenne les commandes. Il a réussi à changer la donne en un court laps de temps et à le transformer en un des endroits les plus vivants à Zurich. On avait envie de le visiter, car il y régnait de nouvelles idées et une ouverture d'esprit. Cela m'a énormément inspiré. À cette époque, les musées d'art ont commencé à présenter de la photographie. Je me suis alors posé la question : « Quel est le besoin d'un musée pour la photographie ? » L'idée spécifique était de surtout ne pas faire une Kunsthalle pour la photographie, cela aurait été un ghetto. Un musée de la photographie peut être légitimé et intéressant quand il s'ouvre sur la société et la culture visuelle en général. Nous avons commencé dans les années 1990 avec des expositions de Paul Graham, Nan Goldin, mais aussi avec des présentations d'images industrielles, médicales ou de police. Nous nous sommes autant intéressés à la photographie artistique, à la photographie documentaire anonyme, qu'aux auteurs.

• JPF / **Avez-vous, dans la collection, des œuvres qui datent d'avant 1993 ?**

• US / Oui, mais nous n'avons pas commencé notre collection avec des hommes fortunés qui donnent leurs collections à une ville car elle leur offre un bâtiment, à l'instar des musées d'art du XIXe siècle. Nous avions reçu 30 photographies de Robert Frank et une trentaine de photographies d'autres artistes. Mais ce n'est pas avec une soixantaine d'œuvres qu'on fait une collection. Nous savions que nous voulions constituer une collection, mais seulement une fois que le lieu serait bien établi. Au commencement, la majorité de la collection émanait de donations.

• OK / **Quelle était la politique d'acquisition ? Les critères de choix ?**

• US / Nous nous sommes principalement orientés vers la photographie en tant qu'œuvre d'art. En accord avec la politique d'exposition, donc des œuvres photographiques narratives et documentaires. Avec l'aide de Thomas Seelig, nous avons acquis de grands ensembles d'œuvres, et non pas des photographies isolées. Nous n'avions pas l'intention de couvrir l'histoire complète de la photographie et de faire ce que d'autres musées ont fait. Nous voulions être forts à partir des années 1960, en réunissant des ensembles, comme pour Boris Mikhailov. Nous essayons de réunir dix ou quinze œuvres par artiste. La perception et le traitement de la photographie ont changé dans les années 1960 en raison du fait que, pour la première fois, celle-ci a perdu son rôle prédominant de rapporteur de ce qui se passe dans le monde, à cause de l'avènement de la télévision. L'art a réutilisé la photographie et nous avons pensé que c'était une bonne chose de démarrer notre collection à ce moment-là.

• Thomas Seelig / Au départ l'orientation de la collection était principalement documentaire. C'est pourquoi nous avons souhaité y intégrer la photographie appartenant au domaine de l'art conceptuel. Grâce à l'exposition *The Last Picture Show*, que nous avions reprise du Walker Art Center, nous sommes entrés en contact avec un collectionneur en Amérique désireux de vendre sa collection connue sous le nom de *Jedermann Collection*. Pour nous il s'agissait d'un achat important. Nous avons eu besoin de deux ans pour rassembler les moyens financiers nécessaires. Mais cette acquisition a été le point de départ pour cette deuxième orientation, plus conceptuelle, de notre collection. Nous sommes très heureux d'avoir pu prendre ce tournant.

Peter Hujar, *David Brintzenhofe*, 1982–1988, tirage gélatino-argentique, 37,1 x 37,4 cm, dépôt longue durée de la collection Andreas Züst. © The Estate of Peter Hujar / Courtesy Matthew Marks Gallery, New York

BODY LANGUAGE

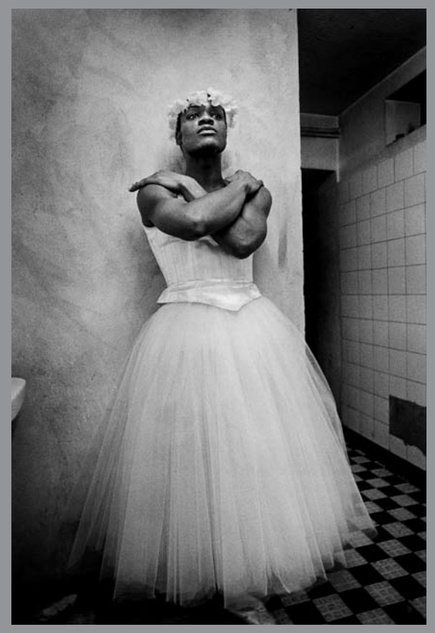
L'axe thématique que nous avons choisi en collaboration avec le conservateur Thomas Seelig est le corps humain, ses représentations, ses postures, ses gestes, ses significations. Les photographes prenant le corps comme sujet sont particulièrement bien représentés dans la collection du Fotomuseum. Largement traité depuis l'origine de la photographie, le corps est un thème encore plus exploré depuis les années 1960-1970. Il devient alors source de revendications, notamment identitaires, sexuelles ou politiques. Depuis, le corps est omniprésent dans la production contemporaine : mis en scène, sensuel, magnifié, altéré, tatoué, fragmenté, abîmé.

Dans l'exposition, d'étranges personnages androgynes côtoient des nus dans leur quotidien et des postures rejouées font écho à des gestes détachés de leur contexte. Des séries qui suggèrent des histoires fantasmées répondent à des portraits de personnes marquées par la vie. Certaines œuvres interrogent le corps par fragment, et d'autres illustrent des protocoles conceptuels.

L'exposition permet de découvrir le travail d'artistes suisses de renom comme Urs Lüthi, Ugo Rondinone, Hannah Villiger, Walter Pfeiffer ou Annelies Štrba, de grands maîtres de la photographie tels Richard Avedon, Nan Goldin ou Peter Hujar, des figures de l'art contemporain comme Vito Acconci, Valie Export ou Barry Le Va, mais aussi des œuvres d'artistes moins identifiés. JPF et OK

Marianne Müller, sans titre *(Hotelzimmer II (Akt))*, 1995, du corpus : *A Part of my Life*, tirage gélatino-argentique, 101 x 151 cm, don de Thomas Koerfer. © Marianne Müller

André Gelpke, *Pulverfass*, 1978, 22 x 32.7 cm, et *Salambo*, 1976, 32,7 x 22 cm, de la série : *Sex-Theater*, tirage gélatino-argentique. © André Gelpke



Nobuyoshi Araki, sans titre, de la série : *Akt Tokyo*, 1971-1991, tirage gélatino-argentique, 26 x 39 cm, don de Andreas Reinhart. © Nobuyoshi Araki

Artistes présentés dans l'exposition
Vito Acconci (US),
Laurie Anderson (US),
Nobuyoshi Araki (JP),
Richard Avedon (US),
Anne de Vries (NL),
Valie Export (AT),
André Gelpke (DE),
Nan Goldin (US),
Aneta Grzeszykowska & Jan Smaga (PL),
Peter Hujar (US),
Barry Le Va (US),
Ulrike Lienbacher (AT),
Urs Lüthi (CH),
Anetta Mona Chișa & Lucia Tkáčová (RO/SK),
Robert Morris (US),
Marianne Müller (CH),
Paulina Olowska (PO),
Walter Pfeiffer (CH),
Rockmaster K (CH),
Ugo Rondinone (CH),
Igor Savchenko (BY),
Lorna Simpson (US),
Annelies Štrba (CH),
Hannah Villiger (CH)

• JPF / **Votre budget n'est pas énorme ?**
• US / Notre budget d'acquisition annuel est d'environ 80 000 euros et nous cherchons de 40 à 50 000 euros. Nous nous basons sur 125 000 euros et l'idéal serait d'avoir 125 000 euros de plus. Il faut être très habile pour dénicher et constituer une collection de musée avec peu de moyens. C'est ce que Thomas adore faire !

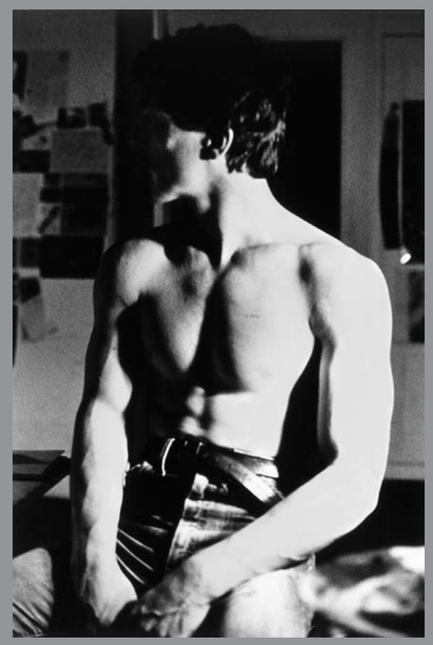
• OK / **Quelle est la proportion entre acquisition et donation ?**
• TS / Depuis que nous avons décidé, en 2003, de montrer la collection dans des présentations annuelles, tout en assurant une bonne conservation des œuvres, l'attention sur la constitution de notre collection est plus grande et les donations ont proportionnellement augmenté.
• US / Dans les années 1990, nous avions eu accès à quelques grandes donations. Un jour, nous en avons reçu une de 120 photographies d'Araki. Cette tendance est malheureusement finie. « Plus d'eau dans les tuyaux. » Mais en montrant nos collections et en communiquant les noms des donateurs, nous attirons les collectionneurs et essayons d'encourager les donations.

• OK / **Comment concevez-vous les expositions à partir de la collection ?**
• TS / L'idée de base était de ne pas faire quelque chose qui ressemblerait à un catalogue raisonné et de fixer en quelque sorte des clous sur le cercueil. Une collection est quelque chose de flexible, de vivant. Nous avons décidé de faire de petites publications, entre 48 et 72 pages. Nous considérons la collection comme une entité dont on éclaire certains aspects, comme par exemple pour l'exposition au CCS.

• JPF / **Cette année, vous êtes invités à Paris Photo. Et en même temps, vous serez présents au CCS. Quel est votre rapport à la France ? Aux musées français ?**
• US / Le Fotomuseum est très connu en Allemagne, en Angleterre, ou encore à New York. En revanche, il nous a fallu beaucoup de temps avant que le public français nous rende visite, avant que des commissaires français viennent nous voir. La première personne à le faire était Gilles Mora qui, pendant trois ans, s'est occupé des Rencontres d'Arles. Nous nous sommes bien entendus, nous avons été invités deux fois. Avec Paris, nous sommes en très bons termes depuis qu'une Catalane, Marta Gili, a pris la direction du Jeu de Paume. Nous échangeons des expositions sur une base régulière. De même, depuis qu'une nouvelle génération est arrivée, comme par exemple Clément Chéroux qui a été le commissaire de certaines de nos expositions.

• OK / **Pourquoi avez-vous proposé au CCS une exposition avec les œuvres de la collection ?**
• US / La première raison est que nous avons une collection intéressante. La deuxième est d'accroître la reconnaissance grandissante de notre institution sur la scène parisienne. Nous venons de co-organiser avec le Jeu de Paume l'exposition Ai Weiwei qui a remporté un succès incroyable, tant sur le plan de la fréquentation que sur celui des échos récoltés dans la presse française. Nous avons pensé que ce serait positif de prolonger cette expérience et de montrer la collection au CCS. Il y a bien sûr cette coïncidence que Julien Frydman nous a également demandé de participer à Paris Photo. C'est une chance pour nous que le Centre Culturel Suisse organise dans la même période une exposition si importante, sur une durée de trois mois.

Igor Savchenko, *7.90-4*, 1990, de la série : *Alphabet of Gestures 1*, tirage gélatino-argentique, 13.5 x 16 cm. © Igor Savchenko



Vito Acconci, *Step Piece* (document of the activity), 1970, tirage gélatino-argentique, 20,5 x 25,4 cm. © Vito Acconci

Walter Pfeiffer, sans titre, 1976, de la série : *Proposal für eine Ausstellung*, tirage gélatino-argentique, 10,5 x 14,8 cm et 14.8 x 10.5 cm. © Walter Pfeiffer / ADAGP Paris 2012

Urs Lüthi, *They Have Lived in Our Neighborhood for Many Years and They Are Very Friendly People*, 1976, photo sur toile, 115 x 300 cm, don de Georg Reinhart. © Urs Lüthi

• EXPOSITION

14.09 – 04.11.12
Luciano Rigolini
Surrogates

Cette exposition est accompagnée du livre d'artiste *Luciano Rigolini, Surrogates*, coédité par le CCS et le Musée de l'Élysée à Lausanne.

À voir également, au Musée de l'Élysée, l'exposition *Concept Car* de Luciano Rigolini, du 21.09.12 au 06.01.13.

Luciano Rigolini, *1996 Plymouth Voyager Oil Pickup Tube*

Luciano Rigolini, *1986 GMC Sierra Windshield Wiper Arms*

Chasseur d'images

Avec l'exposition *Surrogates*, l'artiste Luciano Rigolini propose une plongée artistique dans les images du monde Internet et questionne ce flux de photographies incessant. —— **Par Marco Franciolli. Traduction Claude Almansi**

Biographie

Luciano Rigolini est né en 1950, il vit à Lugano et à Paris. S'il commence par étudier le cinéma, il se tourne très rapidement vers la photographie, médium qu'il n'a de cesse d'explorer. Le début de la décennie 1990 marquera un tournant avec son travail *Urban Landscapes*. Véritable homme d'images, il intègre en 1995 l'équipe de la chaîne européenne Arte. Il est alors en charge des créations d'auteurs à l'unité Documentaire. Tout en continuant son travail photographique et de recherche sur les nouvelles formes de narration et du langage, il produit des films de cinéastes tels que Chris Marker, Alexandre Sokourov, Naomi Kawase ou encore Apichatpong Weerasethakul. L'œuvre photographique de Luciano Rigolini a été exposée pour la première fois en 1987 au Musée Cantonal d'Art de Lugano, puis, notamment, au Moma de San Francisco en 1997, à Paris Photo en 2001 ou à la Fotostiftung Schweiz à Winterthour en 2008.

Le flux anormal d'images photographiques présentes sur le Web comprend un paradoxe singulier : la prolifération irrésistible des photographies est directement proportionnelle à leur volatilité. Les œuvres récentes de Luciano Rigolini, présentées au Centre culturel suisse de Paris et au Musée de l'Élysée de Lausanne puisent à cette source pour proposer une réflexion profonde sur la dimension esthétique et sur le statut de la photographie contemporaine.

En amont du travail de Luciano Rigolini se trouve une obsession compulsive de collectionner, qui l'a mené au fil des ans à réunir un nombre impressionnant de photographies, surtout de personnes anonymes, à partir desquelles il a réalisé les œuvres les plus significatives qui marquent son parcours créatif. Essentiellement centrée sur la complexité du rapport entre photographie et réalité, l'œuvre de Rigolini disloque des concepts fondamentaux, comme ceux d'auteur, d'original ou d'œuvre. Avec la cohérence et le radicalisme qui le caractérisent, il effectue une mise en abyme de l'esthétique photographique contemporaine à travers des parcours inédits offerts par la révolution numérique et la diffusion de la photographie sur Internet.

Les images de *Surrogates* ont été téléchargées de sites de ventes en ligne qui présentent des pièces mécaniques de véhicules industriels et d'automobiles des années 1950 à aujourd'hui. Les objets, souvent mystérieux et dont on peine à imaginer la fonction, sont exposés sur des fonds colorés, structures géométriques standard, ou nuances chromatiques fluorescentes. Dans d'autres cas, des tubes, des rétroviseurs, des courroies sont photographiés et insérés dans des décors rudimentaires semblables à de petits autels kitsch. En ce sens, il est important de souligner que Luciano Rigolini n'intervient pas du tout sur l'image, sur la composition ou sur l'utilisation de la couleur. Ce que nous observons est rigoureusement téléchargé d'Internet et reproposé sans la moindre manipulation.

La relation entre objet et fond confère à l'image une esthétique aliénante, une forte ambiguïté iconique rehaussée par la difficulté d'identifier la forme. Les auteurs anonymes de ces photographies concentrent leur attention sur la possibilité d'encourager la vente de pièces de rechange en esthétisant leur présentation : il n'y a évidemment aucune intention artistique. Leur inhérence à l'art est déterminée par l'œil de Luciano Rigolini, par sa connaissance approfondie et passionnée de la culture artistique de la modernité, qui se reflète dans les images sélectionnées. Les compositions acquièrent ainsi un statut de natures mortes, avec des allusions, sur le plan iconographique et sémantique, à l'art des avant-gardes, à l'abstraction géométrique, au minimalisme et au pop art. En effet, les images semblent appartenir à des groupes formels clairement tracés, alors qu'en réalité, c'est le regard de Rigolini qui définit de précises associations formelles à travers des parcours sélectifs dans la mer infinie et hétérogène des images en ligne. Le but étant de restituer un extraordinaire voyage normatif par la séquence des images proposées dans le volume et dans la structure de l'exposition.

Surrogates pose une question fondamentale : est-ce la vie qui influence l'art, ou plutôt l'art qui marque la vie ? Probablement, la grande utopie du XX^e^ siècle d'une fusion de l'art avec la vie trouve dans les nouveaux moyens de production et de diffusion des images sa pleine réalisation. Ces images fonctionnelles, une fois épuisée leur raison d'être, sont destinées à disparaître. À travers un processus de changement de statut à la Duchamp, Rigolini transforme ces images éphémères en véritables œuvres, en photographies d'auteur tangibles et durables. Par rapport à ses travaux précédents, centrés eux aussi sur des photographies anonymes, ce dernier cycle radicalise conceptuellement le processus créatif en renonçant à toute manipulation : l'appropriation esthétique de l'image et le décalage temporel de sa durée transforment *de facto* une image anonyme et latente en une œuvre d'art de Luciano Rigolini.

Marco Franciolli est directeur des musées d'art à Lugano.

Le sculpteur en photographe

Hannah Villiger a donné à tous ses travaux le même titre : *Skulptural*. Elle était sculpteur – et pourtant photographe. Comment entendre cela, comment opérait donc la plasticienne ? —— **Par Rainer Michael Mason**

• EXPOSITION

09.11 – 16.12.12
Hannah Villiger
Polaroids

Le vendredi 09.11, à 20 h, projection du documentaire *Hannah Villiger* réalisé par Edith Jud (2001, 29').

À voir également la donation Hannah Villiger au Centre Pompidou, niveau 4 de la collection permanente, à partir du 18 octobre.

Cette exposition est conçue en collaboration avec Eric Hattan, responsable de l'Estate Hannah Villiger. Dans le cadre du Mois de la Photo à Paris, novembre 2012.

Biographie

Hannah Villiger est née en 1951 à Cham (Zoug, Suisse). Elle étudie les arts appliqués à la Schule für Gestaltung de Lucerne et obtient en 1974 un diplôme de sculpture. Mais très vite, elle se détourne de cette discipline pour se concentrer sur la photographie et sur son corps. Ce dialogue entre son appareil photo et son corps durera de 1980 à sa mort en 1997. Elle lui donnera aussi quelques-unes de ses plus belles expositions comme la première en 1985 à la Kunsthalle de Bâle, puis l'année suivante au CCS à Paris. Si elle a surtout exposé en Suisse, Hannah Villiger a aussi eu une reconnaissance internationale avec des expositions personnelles à la Zabriskie Gallery de New York (1986 et 1990), au Musée des Beaux-Arts de Calais et au Frankfurter Kunstverein en 1989, ou à la Biennale de São Paulo en 1994 (avec Pipilotti Rist). Elle décède d'une tuberculose en 1997.

Elle photographie sa propre nudité avec un appareil Polaroid qu'elle tient à bout de bras. Cette pratique limite son champ d'investigation et prescrit une distance focale plus ou moins constante, impliquant quelque aléatoire dans le résultat, dans les cadrages, mais restant toujours liée au sentiment singulier qu'elle a de son propre être. Hannah Villiger s'inscrit ainsi strictement dans son propre espace, dans le regard de soi à soi, jusque dans l'usage du miroir auquel elle recourt et qui vise parfois à l'écho.

Cette technique de prise de vue traduite dans le format normalisé du Polaroid (7,9 x 7,7 cm) saisit un corps fragmenté, lu comme un lexique de synecdoques visuelles (la partie est donnée pour le tout), une chair réifiée autant par l'exploration sérielle que par la qualité spécifique du Polaroid, aux gammes typiques des sous- ou surexpositions et aux volumétries planes.

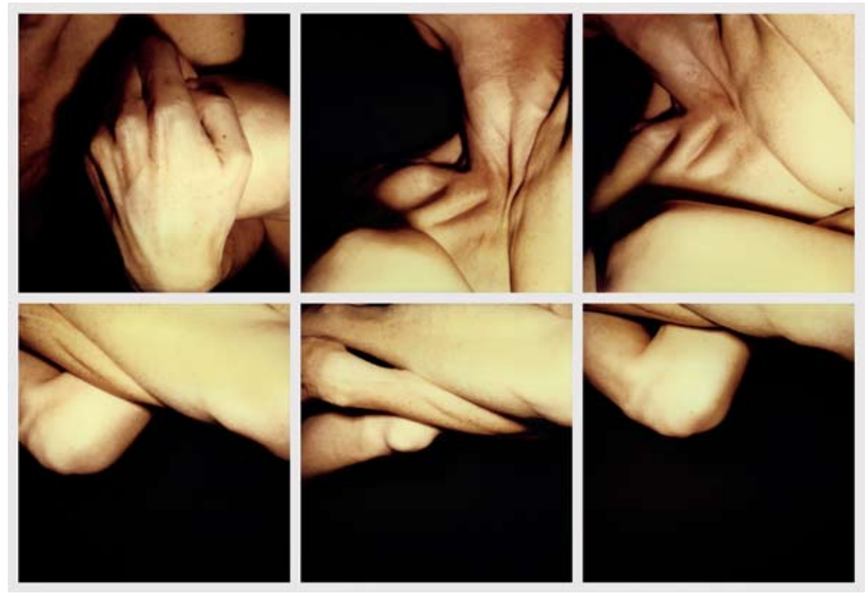
Hannah Villiger n'appartient pas à l'art corporel des années 1970, comme les artistes Manon, Katharina Sieverding ou Urs Lüthi. Ses idéogrammes corporels formalisent l'intime sur un mode plutôt minimaliste (désincarné ?), tout à la fois offert et préservé, très attentivement organisé dans la composition de « blocs ». Ces polyptyques sont constitués de 4 à 15 pièces dont les séquences internes aux rapports structuraux « modèlent » les climats d'une corporalité inconnue. L'artiste travaille à un texte – avec ses rythmes, attractions modales, variations de graphie, ses mots-clefs et ses explétifs – énoncé dans le temps, dans la frontalité, et dans lequel le « contorsionnement » des membres photographiés et le pivotement à 90 ou 180 degrés des sujets participent sensiblement à l'effet de distanciation, d'altération brechtienne.

Quelle que soit la charge émotionnelle, narcissique et psychanalytique des « tableaux » de Hannah Villiger, ceux-ci attestent dans leur litote et leur absence de pathétique une élaboration plastique et une neutralisation (même répulsive) du naturalisme propre à la photographie, qui autorisent l'artiste à se dire non photographe, mais sculpteur. Si la sculpture est l'articulation de formes créant un volume dans l'espace (avec leurs paramètres secondaires de couleurs et de matières), alors les abréviations corporelles tour à tour nouées et déliées se donnent bien comme des signes sculpturaux, des figures détournées de leur sens propre (pour autant que le corps en possède un), comme des tropes qui renvoient aux dimensions du sculptural fondant l'art depuis tant de siècles. Du même mouvement, Hannah Villiger rappelle qu'il y a un corps dans l'imaginaire de tout art.

De Hannah Villiger, on a toujours vu – à l'exception de l'exposition au Cabinet des estampes de Genève, en 1993 – des œuvres monumentales, qui tiennent véritablement le mur, les constituants, toujours groupés en blocs, mesurant chacun 125 par 123 cm. Le regardeur entre dès lors dans une relation spatiale aux repères déréalisés : les formes immenses, qu'on lit assez vite comme des éléments corporels, n'appartiennent pourtant pas à l'expérience perceptive. Mais à quoi ? À la construction, à la soustraction, à l'objectivation.

Que l'image excède ou réduise de beaucoup son référent (avec quoi l'artiste s'enferme seule et dans quoi elle se plonge, dira-t-elle), le corps s'offre ici dans un accès indirect, chiffré, sinon difficile (il ne sert à rien de savoir, par exemple, qu'un bras mesure quelque 50 cm et comment se dessine une épaule). Quelque chose semble « dénaturé ». Cela tient sans doute à ce que Hannah Villiger pratique un art de la traduction, du codage vécu, qui ne cesse d'être fidèle (au texte : entendre son propre corps) et tout à la fois de pousser vers l'adaptation libre, la déformation (dans le « casting », entendre la distribution et la découpe des parties captées).

Rainer Michael Mason est historien de l'art et conservateur.



Hannah Villiger, *Block XXXI*, 1993–1994, 254 x 377 cm, six c-prints de Polaroids montés sur aluminium. © The Estate of Hannah Villiger

Histoires condansées. © Gregory Batardon

Condensé d'un contraire

Au pays de la danse helvétique, Foofwa d'Imobilité est un canton à lui tout seul. Le trublion de la danse contemporaine suisse n'en finit pas de surprendre, repoussant sans cesse les frontières de la discipline. Cet automne, deux spectacles lui permettront de faire étalage de sa folie dansée. —— **Par Benjamin Chaix**

DANSE

MERCREDI 05
ET JEUDI 06.12.12 / 20 H
Foofwa d'Imobilité
Histoires condansées
Spectacle – conférence sur l'histoire de la danse au XX^e^ siècle

Cher Foofwa d'Imobilité, charmant, sérieux, malicieux, novateur et tellement fidèle à ses racines. Racines artistiques, bien sûr, qu'il aime à évoquer, à mettre en scène. Racines familiales, qui s'enchevêtrent avec les premières, tant son art fait corps avec son sang. Celui de Foofwa charrie des souvenirs de valses et de mazurkas, et de tant d'autres musiques de ballets dansés par ses parents, Claude Gafner et l'étoile internationale Beatriz Consuelo.

En 1968, leur fils a participé à son insu à un pas-de-deux, devenu pas-de-trois par sa présence dans le ventre de sa mère. C'était dans *Don Quichotte* de Ludwig Minkus et Marius Petipa, par un beau soir d'été dans un parc genevois. Foofwa y fait allusion dans sa pièce *Histoires condansées*. « Je dansais déjà avant ma naissance », affirme-t-il au début de ce « spectacle-conférence sur les histoires de la danse au XX^e^ siècle ». Une performance en solitaire, rendue possible par la formidable aptitude de ce rayonnant quadragénaire à passer d'un style à l'autre. « Un acquis ancien, dû à l'enseignement de ma mère à l'École de danse de Genève, précise-t-il. La personnalité de ses élèves ne devait pas s'effacer derrière les codes du métier. »

Histoires condansées

Et quelle personnalité, en ce qui le concerne ! Toujours dans *Histoires condansées*, Foofwa d'Imobilité captive l'attention du public par sa présence et sa faconde. Bel homme et bon danseur, riche d'humour et d'expérience, il touche par l'intérêt sincère qu'il manifeste pour toutes les formes de danses. Il a le recul nécessaire pour évoquer les contraintes, les exploits et aussi les petits ridicules du métier. Dans *Histoires condansées*, il commente avec brio l'évolution de la danse artistique, passant du ballet romantique aux innovations des Ballets russes, du moderne au post-moderne, de l'expressionnisme au Tanztheater… Sans oublier Loïe Fuller et Isadora Duncan, pionnières d'une modernité dans laquelle le danseur, qui se nomme encore Frédéric Gafner, saute à pieds joints, lorsqu'il quitte le Ballet de Stuttgart pour tenter sa chance à New York.

Histoires condansées. © Gregory Batardon

Au Contraire. © Gregory Batardon

DANSE

24, 25, 26.10.12 / 20 H 30
au Centre national de la danse
Foofwa d'Imobilité
Au contraire
Centre national de la danse
1, rue Victor-Hugo, 93507 Pantin
T +33 1 41 83 98 98
reservation@cnd.fr
www.cnd.fr

extra muros

En 1991, son engagement dans la compagnie de Merce Cunningham va le conforter dans sa recherche. Il s'y fait remarquer par son talent et récolte en 1995 un Bessie Award de la danse. Six ans et demi après sa rencontre avec le génie des *Events*, il est un autre homme : Foofwa d'Imobilité vole désormais de ses propres ailes. On le retrouve à Genève en 1998 avec un premier programme de solos vraiment déjantés. En plus de ne se refuser aucune excentricité – pseudonyme, costumes, chorégraphies en témoignent –, le jeune homme ajoute à ses apparitions le son de sa voix. « Je n'ai plus envie d'être un danseur muet. Je trouve important d'avoir une voix. Que faisons-nous d'autre à longueur de journée que bouger en parlant ? Cette double activité peut aussi exister sur scène », plaide Foofwa.

> « Je dansais déjà avant ma naissance »

Au contraire

Parler, le danseur devenu performeur ne s'en prive pas non plus dans *Au Contraire*, cette création pour Avignon 2010, reformatée l'année suivante à Genève. C'est cette dernière que le public parisien verra. Il s'agit cette fois d'une pièce à plusieurs, dans laquelle Foofwa adopte la position du poirier, sans cesser de causer dans le micro que sa partenaire lui tend au bout d'une perche. Le danseur est entièrement nu, tenue qu'il adopte avec le plus grand naturel, tout comme Manon Andersen, avec laquelle il exécute un médusant corps à corps. La fumée du cigare d'Antoine Lengo flotte dans la salle, hommage olfactif à Jean-Luc Godard, auquel *Au Contraire* est dédié. Très écrite, réglée avec la plus grande précision, cette pièce propose plusieurs niveaux de lecture, que l'on soit ou non cinéphile averti, connaisseur ou pas de l'œuvre de Godard.

Au Contraire, comme *Histoires condansées* sont deux spectacles très éloignés l'un de l'autre par la forme comme par le contenu. Ils laissent pourtant au spectateur la même impression que Foofwa sait exactement ce qu'il fait, tout en ne se prenant pas (trop) au sérieux. Il en découle qu'à aucun moment, le public ne se sent exclu de ce qui se passe devant lui. Même s'il ne peut pas attribuer un sens logique à tout ce qu'il voit, il y trouve un intérêt, en conçoit de l'admiration et se régale de tant de douce folie.

Benjamin Chaix est responsable des pages Opinions–Dialogues à la *Tribune de Genève*.

Au Contraire. © Gregory Batardon

The End of Time de Peter Mettler

Locarno 2012, le festival des grands écarts

Hommages et découvertes étaient plus que jamais au cœur d'une programmation misant sur les oppositions stylistiques et les perspectives visionnaires. Petit tour d'horizon sur le cru 2012, en attendant de découvrir quelques perles du festival proposées lors de la Carte blanche au CCS. —— **Par Pascal Gavillet**

• CINÉMA

25, 26, 27.09.12 /
DE 18 H À 23 H
Carte blanche au Festival del film Locarno

Cette année, les films sont projetés au cinéma
Le Nouveau Latina
20, rue du Temple, 75004 Paris
T +33142784786
www.lenouveaulatina.com

Programme définitif sur www.ccsparis.com

extra muros

« Locarno va devenir un grand festival », déclarait Alain Delon, invité d'honneur de la manifestation cinématographique, en août dernier. Maladresse, paradoxe, euphémisme ? Méconnaissance, plutôt. Car le festival suisse, qui fêtait ses 65 ans du 1er au 11 août, figure depuis longtemps dans la cour des grands, des festivals de type A (Berlin, Cannes, Venise). Troisième édition sous la direction d'Olivier Père, Locarno 2012 s'est clairement divisé en deux axes tout à fait complémentaires. Le premier, c'est la part belle réservée aux rétrospectives, aux hommages, à l'histoire du cinéma proprement dite. Entre une intégrale Otto Preminger, des hommages à Johnnie To, Ornella Muti, Naomi Kawase, Dino Risi, Sarah Morris, Arnon Milchan (entre autres !) et des copies restaurées de films du patrimoine helvétique, Locarno affirme sa volonté de s'inscrire dans une continuité historique. De provoquer des chocs et des effets de miroir entre différentes époques. De remettre en question la notion de modernité, si galvaudée au cinéma. Quant au deuxième axe du festival, c'est évidemment celui de la découverte. Comme chaque année, il s'agissait, à travers les différentes sections, de s'interroger sur l'avenir de l'image, des images, et sur l'évolution d'un art où les formes d'expression sont plus riches que jamais. Preuve en est la compétition officielle, cette année particulièrement contrastée. Au point qu'il se révèle malaisé d'en dégager des lignes esthétiques, des courants stylistiques, voire des thématiques récurrentes. Car là où Olivier Père est malin, c'est qu'il ne craint jamais de mélanger des œuvres antinomiques. De jongler entre films d'auteur plutôt « mainstream » et propositions radicales. De briser les lignes, souvent ténues, qui séparent fiction, documentaire et expérimental.

Des documentaires inclassables

Le prestigieux Léopard d'or, attribué au vétéran Jean-Claude Brisseau, 68 ans, pour *La Fille de nulle part*, récit initiatique partiellement autobiographique, ne reflète pourtant guère cette tendance. Le jury a sans doute voulu récompenser une carrière – brillante mais chaotique –, plutôt qu'un opus dans son ensemble mineur. En revanche, des titres comme *Leviathan* de Lucien Castaing-Taylor et Véréna Paravel, *The End of Time* de Peter Mettler ou *A Última Vez Que Vi Macau* de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, sont parfaitement en phase avec une sélection tournée vers le futur. Dans *Leviathan*, la notion d'expérience se retrouve au cœur d'un objet aussi inclassable qu'hypnotique, plongée sidérante dans un univers annulant toutes nos références préalables. Le film est une immersion sur un baleinier, dans le monde de la plongée, des grands fonds et de la pêche, mais sans aucun apport documentaire. Les images deviennent les vecteurs d'une quête spirituelle et intime, nous confrontant avec un cinéma à l'état brut où les gros plans, l'absence de musique additionnelle et l'abstraction débouchent sur un film qui ne ressemble *stricto sensu* à rien de connu. Le chef-d'œuvre de cette 65e édition.

Dans *The End of Time*, nous sommes d'évidence dans un courant documentaire plus classique. Mais ce qui frappe dans ce long-métrage du Canado-Suisse Peter Mettler, c'est sa capacité à basculer en quelques secondes dans la réflexion philosophique. Comme l'indique son titre, le film s'interroge sur le concept du temps. D'un point de vue physique d'abord, le temps étant devenu une dimension à part entière depuis les théories relativistes d'Einstein et la mécanique quantique. Puis sous celui de la religion ou des croyances, notamment des rites hindouistes. Mais le temps est aussi un broyeur d'humanité, comme le rappelle une séquence du film montrant la ville de Détroit, aux États-Unis, devenue en quelques années une cité fantôme, du moins dans certains quartiers. Le film joue ainsi subtilement sur ces grands écarts et nous invite à un voyage stupéfiant au cœur du monde. Des entrailles du CERN (Organisation Européenne pour la Recherche Nucléaire) à Genève aux grands plateaux abritant les télescopes scrutant le ciel, *The End of Time* ne cesse de prolonger une méditation sans fin, quitte à bousculer nos propres convictions. Saisissant.

Autre optique dans *A Última Vez Que Vi Macau*, qui arbore le ton de l'évocation poétique et de l'essai. Les deux auteurs portugais partent sur la trace d'un passé qui ressurgit devant leur caméra, dans une ville de Macao jamais filmée comme une cité touristique. Le voyage est fascinant, mêlant les références – à Jean Genet, à Josef von Sternberg, à Jane Russell – à l'introspection, selon un principe narratif lorgnant vers le cinéma expérimental. Des fantômes viennent troubler un récit en forme de journal intime qui prend corps dans un film à son tour inclassable.

Quelques révélations

Mais ces oppositions stylistiques étaient aussi visibles dans des œuvres plus linéaires. Ainsi du sympathique *Mobile Home*, du Belge François Pirot, portrait de deux potes désœuvrés résolus à partir à la conquête du monde en caravane. Récit d'utopies gâchées et d'espoirs déçus, mais sans amertume, conté avec bonne humeur et empathie, jouant sur le charisme de ses deux comédiens, Arthur Dupont et Guillaume Gouix. Davantage de l'ordre de la parabole, *Playback* du Japonais Sho Miyake emboîte le pas d'un personnage qui se retrouve dans son propre passé. Tourné dans un beau noir et blanc, le film mise sur l'éclatement des récits, au risque parfois d'une certaine confusion. À l'opposé, *Compliance* de l'Américain Craig Zobel revisite les notions de tension via la narration d'un fait divers délirant (une série d'agressions sexuelles par téléphone). Le minimalisme de sa mise en scène n'est pas sans rappeler certaines séries B. Bref, une efficacité jamais gratuite, car justifiée dans la forme comme dans le fond. Davantage « arty », *Der Glanz des Tages* nous permet de prendre des nouvelles des Autrichiens Tizza Covi et Rainer Frimmel, qui partent sur les traces d'un comédien de théâtre perdant petit à petit pied avec la réalité. Le film compose avec le misérabilisme sans dévier d'une ligne esthétique en phase avec son propos.

Le foisonnement des courts d'artistes

Ces contrastes se retrouvaient dans les sections plus « petites », exemple celles dédiées aux « Corti d'artista ou d'autore ». Les films y sont clairement expérimentaux, mais prouvent aussi que, dans le genre, les courants restent on ne peut plus variés. Exemple dans *Insight*, de l'Argentin Sebastian Diaz Morales, qui se structure comme une boucle, démarrant sur un faux plan fixe qu'un miroir va ensuite fragmenter à l'infini puis recomposer à la fin. Douze minutes étourdissantes. L'idée de la décomposition du plan et du mouvement se retrouve dans *Columbos* du Japonais Kawai Okamura, où une scène de meurtre sur un plateau de marionnettes se découpe au ralenti, comme suspendue dans le temps. Mais le cinéma expérimental, c'est également l'art du détournement. Celui de films familiaux dans *Family Nightmare* de l'Américain Dustin Guy Defa, dans lequel le doublage crée des contresens. Celui d'images d'actualité dans *Un archipel* du Français Clément Cogitore, qui joue sur les intertitres. Le foisonnement du festival de Locarno transite aussi par ces films plus confidentiels, aux antipodes des circuits commerciaux, mais qui attestent d'une vitalité méritant un large détour.

Pascal Gavillet est responsable cinéma à la *Tribune de Genève*.

A Última Vez Que Vi Macau de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata

Leviathan de Lucien Castaing-Taylor et Véréna Paravel

Mobile Home de François Pirot

L'activisme rock de Two Gentlemen

Le prolifique et pointilleux label suisse nous envoie quelques-uns de ses meilleurs athlètes avec pour mission de secouer les murs du CCS.

Par Olivier Horner

MUSIQUE

Carte blanche au label Two Gentlemen

MARDI 02.10.12 / 20 H
Fauve
Première partie :
Nick Porsche

MERCREDI 03.10.12 / 20 H
Barbouze de chez Fior
Invité spécial :
Pascal Auberson

JEUDI 04.10.12 / 20 H
Plaistow

C'est l'une des meilleures écuries discographiques indépendantes de Suisse. Depuis fin 2008, le labelTwo Gentlemen porte loin à la ronde les couleurs de l'Helvétie rock depuis Lausanne. Dans son giron phonographique figurent Sophie Hunger, Favez, Honey For Petzi, Fauve, Raphelson, Anna Aaron, Heidy Happy ou Chewy. Mais également les destinées des Young Gods, d'Erik Truffaz, de Solange La Frange ou de Malcolm Braff. La structure ne se contente en effet pas de chapeauter un label des plus exigeants, elle regroupe aussi des activités de management d'artistes, de promotion, de booking et de distribution.

Le pôle dédié aux concerts de Two Gentlemen est ainsi parvenu au fil des ans à fédérer les figures défricheuses de la scène indépendante mondiale. D'Alela Diane à Bonnie 'Prince' Billy, de Cat Power à Antony and the Johnsons, d'Andrew Bird à Daniel Johnston via Fleet Foxes, M83, Nouvelle Vague, Shannon Wright, Sunn O))), Tarwater ou Yuksek.

Né de l'association de deux entités, l'agence AMG et le label Gentlemen Records, Two Gentlemen a vu le jour pour produire le deuxième album de la chanteuse Sophie Hunger. Dans l'idée de gérer davantage d'aspects liés à sa carrière suisse et internationale, les deux têtes pensantes des structures que sont Christian Fighera et Patrick David décident d'unir leurs forces. « Le regroupement s'est effectué intuitivement, sans calculs sur l'avenir. On a juste ressenti que c'était le moment », se souvient Christian Fighera. Autour de la perle de la pop suisse, tous deux mettent en commun leurs réseaux suisses et internationaux. Et d'appliquer ensuite la recette gagnante à d'autres projets.

L'artiste au cœur du projet

L'acte de naissance fait d'ailleurs écho à celui de l'aventure Gentlemen qui a précédé dès 2001 celle de Two Gentlemen. À l'époque, c'est le troisième album de l'haletant trio rock lausannois Honey For Petzi qui fait office de rampe de lancement. Le disque, produit par Steve Albini (Nirvana, Pixies ou PJ Harvey), permet ensuite d'aspirer dans son sillage quelques formations internationales de renom, dont The Appleseed Cast, parmi un catalogue arborant essentiellement pavillon romand et comptant alors Magicrays, Pendleton, Rosqo, Sigurd ou Toboggan. Le label fait ensuite notamment ses preuves en se voyant primer à deux reprises comme l'une des meilleures enseignes du pays par le Pour-cent culturel Migros et son festival m4music. Des récompenses qui assoient sa notoriété, l'aident à se développer et à se professionnaliser.

À l'origine de ce qui constitue un second souffle ou un deuxième temps de vie de Two Gentlemen dès 2008, Christian Fighera et Patrick David inspirent rapidement confiance. Ils sont connus comme des loups blancs sur la scène helvétique pour avoir œuvré qui comme manager de Sens Unik et des Young Gods ou en tant que directeur artistique chez Sony et V2 (Patrick David) et qui à l'ombre de Favez ou Magicrays et du festival rock Pully For Noise (Christian Fighera). Tous deux se prévalent d'une solide expérience et d'un redoutable flair artistique. « On avait aussi déjà collaboré ensemble auparavant, notamment avec les Young Gods, explique Christian Fighera, et même si on est très différents, il y a une réelle complémentarité entre nous. » Un partage de savoir-faire idéal au sein d'une industrie de plus en plus concurrentielle et fractionnée.

La symbiose fonctionne à merveille et l'enseigne gagne en renommée et puissance. À présent, Two Gentlemen dégage plus d'un million de francs suisses de chiffre d'affaires (environ 800 000 euros) et semble avoir trouvé son rythme de croisière en terme de nombre de collaborateurs (8 personnes mais 6 postes en équivalents plein temps) après quelques turbulences liées aux aléas de l'industrie musicale. « On réfléchit toujours à de meilleurs moyens de diffuser nos artistes, de créer des interfaces idéales entre eux et les fans et de veiller à la cohérence de notre catalogue artistique. C'est un secteur en perpétuelle évolution où il s'agit donc d'être toujours réactif, d'innover », conclut Christian Fighera dont l'activisme n'a jamais faibli en douze ans.

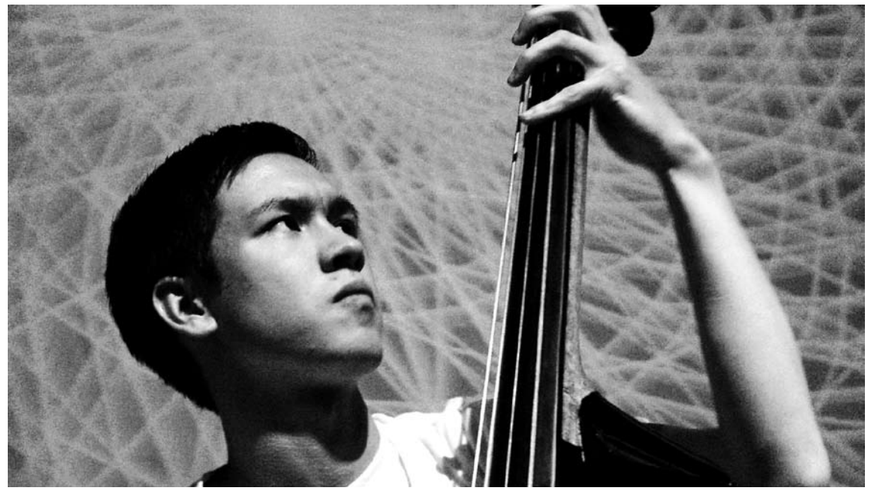
Fauve, *Clocks 'n' Clouds*
(Two Gentlemen)

Fauve. © Thierry Galeuchet

Barbouze de chez Fior. DR

Barbouze de chez Fior,
La Poule au Pot Moléculaire
(Two Gentlemen)

Plaistow, *Lacrimosa*
(Two Gentlemen)



Plaistow. © Janice Siegrist

Si sa signature vocale continuera d'évoquer l'âge d'or de Broadway, Fauve embrasse autant le blues que Timbaland, l'auto-tune que l'electro-rock, un discours d'Obama qu'un air d'opéra, le theremin que la trompette, le folk que la pop, Antony Hegarty que Dave Gahan, le lyrisme que l'aspérité, Matthew Herbert que Matmos, l'éther que l'enfer. Enfilant perles et prouesses, alternant registres et polarités, la mécanique électronique de l'album *Clocks'n'Clouds* impressionne.

Barbouze de chez Fior

Elles ont d'abord œuvré à l'ombre des Young Gods, de Pascal Auberson, Raphelson ou Love Motel avant d'oser prendre la tangente sous leur propre appellation incontrôlée empruntée au *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau. Né en 2005, le quatuor féminin à cordes Barbouze de chez Fior a fini par concocter en 2012 sa savoureuse et délicieuse recette baptisée *La Poule au Pot Moléculaire*. Un album étonnant en forme de « laboratoire sonore » comme aiment à le décrire Sara Oswald (violoncelle), Annick Rody (violon), Camille Stoll (violon) et Laurence Crevoisier (alto). L'évocation et les chemins de traverse priment dans ce répertoire piquant qui aime prendre son temps entre des inflexions rock ou jazz tout en rappelant par endroits les délices poétiques de Satie.

Fauve

Cinq ans après un premier coup d'éclat pop aux airs indolents, Fauve délivre *Clocks 'n' Clouds*. Un deuxième album davantage centré sur l'electro, rythmé, tranché dans ses choix esthétiques et son propos. Derrière un titre duel évoquant une œuvre du compositeur Ligeti se révèle une maturité exceptionnelle.

Sans avoir renié la luxuriance orchestrale, la superposition de strates sonores, les entrelacs harmoniques

Plaistow

Dans un registre instrumental plus expérimental, entre post-rock, improvisation jazz et electro minimale, le trio genevois Plaistow active une vertigineuse matière sonore. À coups de répétitions hypnotiques, d'incises chaotiques et d'atmosphères lacrymales culminant dans des pièces de 20 minutes, Johann Bourquenez (piano), Cyril Bondi (batterie) et Vincent Ruiz (double basse) bâtissent des cathédrales aux architectures fascinantes. Entre mystères délétères et transes inouïes, la formation explore des *terra incognita* avec une aisance et un souffle rares. Leur dernier album, *Lacrimosa,* emprunte au requiem pour célébrer à sa façon stupéfiante sa propre messe mortuaire.

Olivier Horner est journaliste. Il collabore notamment depuis onze ans à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.

Le chat et la souris

L'artiste Mai-Thu Perret revient avec un projet scénique parfaitement complémentaire de sa production plastique. —— **Par Fabrice Stroun**

• DANSE

17, 18, 19.10.12 / 20 H
Mai-Thu Perret
en collaboration avec
Laurence Yadi
Lettres d'amour en brique ancienne

Lettres d'amour en brique ancienne a été créé en 2011 et présenté au Théâtre de l'Usine à Genève et au festival Performa à New York.
Au CCS, le spectacle bénéficie du soutien de la République et canton de Genève – DIP, de la Ville de Genève, de la Schweizerische Interpretenstiftung (SIS), et de la galerie Praz-Delavallade, Paris.

L'étendue des déserts du Sud-Ouest américain continue d'offrir à Mai-Thu Perret quantité de formes et de fictions. *New Ponderosa Year Zero*, un ensemble d'œuvres commencées en 1997, « racontait » l'histoire de femmes parties dans le désert bâtir une communauté libérée du joug patriarcal. Une des sources d'inspiration de ce canevas fut Llano del Rio, une commune fondée dans le désert de Mojave en 1915 par Job Harriman, candidat socialiste malheureux à la mairie de Los Angeles. Quant à George Herriman, c'est deux ans plus tôt, en 1913, qu'il crée *Krazy Kat*, une bande dessinée quotidienne publiée dans les journaux de William Randolph Hearst, un magnat de la presse qui servit de modèle au *Citizen Kane* d'Orson Welles. L'action de cette œuvre séminale se déroule à Cocconino, un comté imaginaire en bordure du désert de Taos au Nouveau-Mexique.

Krazy Kat rejoue inlassablement les tribulations d'un triangle amoureux composé de Krazy, un chat parfois mâle, parfois femelle, transi d'amour pour une souris du nom d'Ignatz, qui passe son temps à lui envoyer des briques sur la tête. Krazy ne cesse d'interpréter cet acte violent à son égard comme une preuve d'amour, alors que l'officier Pupp, shérif canin du comté, admire Krazy de loin et guette les faits et gestes d'Ignatz afin de l'empêcher de commettre son forfait ou, une fois la brique lancée, de l'emprisonner. À partir de cette ritournelle, répétée jour après jour pendant trente ans, George Herriman ne cessera de renouveler des effets graphiques et littéraires d'une intensité poétique rare.

Première bande dessinée à être soutenue par un lectorat d'artistes et d'intellectuels, tout au long de sa publication et au-delà, *Krazy Kat* fut perçue tour à tour comme la manifestation avant-gardiste précoce d'une forme artistique « purement américaine », un idéal de culture populaire sophistiquée, ou encore un système formel, psychanalytique ou linguistique capable de se reproduire et de se diversifier à chaque révolution. La dernière incursion importante de l'œuvre d'Herriman dans le champ de l'art contemporain remonte à la fin des années 1980. L'artiste Sherrie Levine rejouait alors sur des tableautins en bois l'infinie répétition du geste d'Ignatz, produisant ainsi le pendant américain des compositions *d'après* Malevitch réalisées quelques années plus tôt.

Mai-Thu Perret n'a jamais caché son admiration pour l'œuvre de Sherrie Levine et a elle aussi travaillé avec un lexique hérité des avant-gardes constructivistes russes. Mais, contrairement à la position post-historique endeuillée de son illustre prédécesseur, elle a toujours fait profession de foi en la possibilité de recharger le potentiel utopique véhiculé par ces formes. De même, *Lettres d'amour en brique ancienne* est un spectacle vivant dans tous les sens du terme, puisqu'il est interprété par cinq danseurs et une chanteuse. L'intérêt de Mai-Thu Perret pour l'univers désertique de George Herriman tient bien au fait que celui-ci lui semble encore intéressant à parcourir. Dans le but de fabriquer des objets, l'artiste avait dans un premier temps pensé se réapproprier les formes modernistes vernaculaires qui ponctuent l'horizon d'encre noire du comté de Cocconino (cactus biscornus, canyons et autres manifestations géologiques aussi géométriques qu'improbables, pans d'architecture Pueblo, etc.), avant de se rendre compte de la nécessité d'y incarner son mouvement : « la ronde » sans cesse renouvelée de Krazy, Ignatz et de l'officier Pupp.

La première personne à qui Mai-Thu Perret fit appel fut la danseuse et chorégraphe genevoise Laurence Yadi, co-fondatrice en 2003 de la Compagnie 7273 avec Nicolas Cantillon. Ensemble, elles imaginèrent une gamme de mouvements distinctifs pour chacun des trois rôles principaux. Krazy, personnage à l'identité fluide, se dédouble, passe par le corps d'une quatrième danseuse, du noir au blanc. Les interactions entre les danseurs, Ignatz jetant sa brique, Krazy qui la reçoit, l'officier Pupp qui sévit, sont traitées comme autant de leitmotive qui seront répétés avec diverses variations tout au long de la pièce. Un cinquième danseur fera apparaître des personnages mineurs comme Joe Stork la cigogne, ainsi que des éléments de décors étranges comme ce cactus affublé d'un banjo. Le tout modifiant ou interrompant la ronde primale, créant ainsi des narrations secondaires, des digressions dans la partition de départ.

Mai-Thu Perret a rajouté un personnage de taille qui ne figure pas dans *Krazy Kat* : George Herriman lui-même, qui intervient ici comme narrateur de l'action sous la voix, la musique et les paroles de Tamara Barnett-Herrin. Chanteuse, auteure et compositrice de chansons avec laquelle Mai-Thu Perret a travaillé à différentes reprises, Tamara Barnett-Herrin a écrit le livret de *Lettres d'amour en brique ancienne* dans la langue si particulière de George Herriman, où se mêlent allitérations, rimes diverses et jeux de mots en tous genres, argot créole de sa Louisiane natale, etc. ; une langue pour laquelle il inventa une orthographe et une syntaxe propre.

Comme dans un théâtre d'ombres balinais, où l'on perçoit simultanément le devant et l'arrière de la scène, les musiciens, les marionnettistes, leurs marionnettes et leurs ombres portées, rien n'est fait pour cacher la mécanique du spectacle. Au fur et à mesure que Tamara Barnett-Herrin nous chante le déroulement de l'action, un énorme rouleau en fond de scène se déploie, sur lequel sont peints des motifs abstraits inspirés des graphies d'Herriman et des peintures murales décoratives traditionnelles de l'architecture Pueblo. Le personnage d'Herriman, en costume croisé et chapeau feutre de gentleman américain du début du XX[e] siècle, reste en bordure de l'espace central réservé aux danseurs, vêtus de tenues vaudevillesques réalisées par Ligia Dias, styliste qui travaille avec Mai-Thu Perret depuis dix ans. Au final, ces zones de fictions de densités hétérogènes finissent par se rencontrer. Tout ce petit monde se retrouve alors pour une dernière chanson, et enjoint le public en chœur à se projeter dans le royaume de la souris, afin de poursuivre le rêve éveillé d'une communauté mue par le désir, burlesque et profondément moderne.

Fabrice Stroun est critique d'art et commissaire d'exposition. Il dirige la Kunsthalle de Berne depuis janvier 2012.

© Annik Wetter Photographie, Genève

Julia Perazzini. © Catherine Monney

Trois drôles de dames made in Arsenic

Pour sa carte blanche au Centre culturel suisse de Paris, l'Arsenic, centre d'art scénique contemporain basé à Lausanne, programme un trio d'artistes féminines au charisme renversant. —— **Par Marie-Pierre Genecand**

• THÉÂTRE / DANSE

Carte blanche à l'Arsenic

MERCREDI 14
ET JEUDI 15.11.12 / 20 H
Julia Perazzini
Hey, it's cold here!

MERCREDI 21
ET JEUDI 22.11.12 / 20 H
Laetitia Dosch
Laetitia fait péter le CCS !

MERCREDI 28
ET JEUDI 29.11.12 / 20 H
Simone Aughterlony
We need to talk

Trois femmes, trois bêtes de scène. Pour sa venue au CCS, l'Arsenic joue un atout choc, plus qu'un atout charme. Car les artistes programmées, qui chacune propose un audacieux stand-up face au public, ont en commun une forte personnalité et un propos tout sauf mièvre. Julia Perazzini, interroge le mythe de Marilyn Monroe à travers le prisme de la plasticienne Cindy Sherman, car elle-même a l'impression d'être vingt personnes à la fois... Laetitia Dosch, comédienne ultra-décalée, travaille sur l'humour sans limite avec des blagues et des actions en scène à faire frémir le plus punk des spectateurs. Simone Aughterlony, danseuse néo-zélandaise installée à Zurich, aborde la question de l'homme face à l'univers, en comparant sa trajectoire à celle des sondes spatiales Voyager 1 et 2 qui furent lancées l'année de sa naissance. Pas froid aux yeux, les filles de l'Arsenic.

« la fille formidablement fêlée »

Cette audace n'étonne pas. Depuis dix ans qu'elle dirige ce centre d'art scénique contemporain, Sandrine Kuster n'a reculé devant aucun choix téméraire. En marge des Massimo Furlan, Marielle Pinsard ou Gilles Jobin, valeurs sûres et habitués de l'Arsenic, la directrice a donné sa chance à de jeunes artistes comme Joël Maillard, Julien Mages, Alexandre Doublet ou encore, récemment, Vincent Brayer, avec, chaque fois, de jolis succès. Intervenante extérieure de la Manufacture, la Haute École de théâtre de Suisse romande également basée à Lausanne, Sandrine Kuster tient à ce rôle de tremplin pour comédiens fraîchement diplômés qui se lancent dans la mêlée. La découverte et la transmission lui sont donc chères. Le plaisir et l'humour aussi. Contrairement à d'autres salles contemporaines qui se montrent très radicales et parfois inaccessibles au public non-initié, Sandrine Kuster tient à ce que l'Arsenic – un large foyer, deux salles, un sous-sol destiné à des expositions – reste ouvert à tous. Elle a ainsi fixé le prix de la place à 11 euros quel que soit le profil du spectateur. « À ce prix, le public accepte que les artistes puissent se tromper et les gens reviennent même s'ils sont déçus par une performance », observe la directrice.

La formule plaît aussi aux autorités de la Ville de Lausanne. La preuve ? Les travaux entrepris l'été dernier pour rénover, ou plutôt reconstruire le théâtre, aménagé à l'origine dans les bâtiments d'une ancienne école technique. Budgétés à 10 millions d'euros, ces travaux vont déboucher sur un Arsenic flambant neuf au printemps 2013. « Le corps central de l'Arsenic a été rasé et un nouveau théâtre va être bâti, simple, pratique et modulable », commente la directrice. Le lieu comprendra deux salles de 150 et 180 places, type boîtes noires aux gradins amovibles, et son toit sera rehaussé de 3 mètres par rapport à l'ancien gabarit. Quant aux deux ailes du bâtiment qui, à l'étage, accueillaient des activités des écoles professionnelles situées aux alentours, elles seront désormais totalement dévolues à l'Arsenic. Ainsi, deux studios de répétition vont s'ajouter aux actuels foyers, abris, bureaux administratifs et laboratoire.

Bien sûr, qui dit travaux dit indisponibilité du lieu. Sandrine Kuster a donc dû imaginer deux saisons hors les murs. L'an dernier, certains spectacles de l'Arsenic ont trouvé asile dans les lieux institutionnels et célèbres comme Vidy-Lausanne, Kléber-Méleau ou encore la Grange de Dorigny. D'autres ont dû se faire une place dans des lieux plus confidentiels comme la Maison de quartier de Chailly ou la Maison blanche. Quel bilan pour cette saison baptisée STF, pour sans théâtre fixe ? Des fortunes diverses selon les créations, mais, de manière générale, le public semble avoir besoin d'un lieu de ralliement, sans quoi l'identité du théâtre a tendance à s'effriter. François Gremaud, accueilli à Vidy et auteur de *KKQQ* et *Re*, créations qui célèbrent l'instant poétique, donne son avis : « À Vidy, les représentations étaient très contrastées. Certains soirs, nous avons joué devant un mur de visages fermés d'où n'émanait aucune réaction. D'autres soirs, dès que quelques personnes riaient, le public se détendait. »

Détendu, le public le sera au Centre culturel suisse de Paris pour voir les trois drôles de dames que Sandrine Kuster a retenues au programme de sa carte blanche parisienne.

Julia Perazzini

Première et très prometteuse, Julia Perazzini n'a rien à envier à ses aînées en terme de personnalité. Actrice régulière de Denis Maillefer, la comédienne a rencontré le mythe Marilyn dans *Looking for Marilyn (and me)*, kaléidoscope d'improvisations que le metteur en scène romand a conçu autour de la star américaine. Depuis, les nuits de Julia sont hantées par cette figure oscillant entre la maîtrise de son image et le vertige de la mort. Dans *Hey, it's cold here!*, Julia Perazzini part de Marilyn pour s'interroger sur les personnalités multiples, elle qui, en une journée, se sent tour à tour bébé, vieille dame, homme ou femme. Bien sûr, le théâtre lui permet déjà d'exploiter tous les êtres qu'elle contient en elle. Mais Julia veut aller plus loin. Fascinée par le travail de Cindy Sherman qui se photographie sous tous les angles depuis plus de trente ans, la comédienne va mêler ces deux influences pour mener un travail sur le rapport à soi-même, une exploration qu'elle promet très intime. « Pourquoi je veux être tout ? Pourquoi je viens devant des gens faire quelque chose sur une scène ? À quel moment sommes-nous vraiment nous ? Ou à quel moment avons-nous la possibilité de l'être ? » Pour mener à bien cette ambitieuse enquête, la jeune femme convoquera la figure d'un travesti qu'elle interprétera elle-même et invitera parfois sur scène une amie musicienne et mathématicienne.

Laetitia Dosch

Chez Laetitia Dosch, c'est autre chose qui bouleverse. Un jusqu'au-boutisme renversant, une vraie attitude punk qui n'a peur de rien. Sans agressivité, mais sans crainte non plus, la belle originale se présente dans une simple petite robe et balance gags et anecdotes dans un enchaînement à hauts risques. Ce n'est pas tant qu'elle demande à un spectateur chauve ce qu'il a fait de ses cheveux qui ravit. Ni qu'elle ose des blagues trash sur les personnes âgées, les Juifs ou les Noirs. C'est surtout qu'elle semble toujours au bord de la rupture mentale et émotionnelle alors qu'elle maîtrise parfaitement

Laetitia Dosch. © Dorothée Thébert Filliger

Simone Aughterlony. © Jorge Léon

ce pseudo-égarement. Formée à la Manufacture avant de parfaire son rapport à la scène chez des kamikazes comme Marco Berrettini et Maria La Ribot, Laetitia Dosch possède sur le bout des doigts sa grammaire scénique, ce faux vrai rapport avec le public qui ne demande qu'à être baladé. La balade est belle, la fille formidablement fêlée. Et le titre parle de lui-même : *Laetitia fait péter le CCS !* Boum.

Simone Aughterlony

Dans *We need to talk*, Simone Aughterlony place l'infiniment petit face à l'infiniment grand. La danseuse néo-zélandaise installée à Zurich établit un improbable parallèle entre les sondes spatiales Voyager 1 et 2 lancées en 1977 et sa propre trajectoire entamée la même année. Au côté d'un globe terrestre très gonflé, elle concocte un solo plein de charme et de lucidité sur le temps qui passe et la manière de s'inscrire dans cette durée. En plus du dispositif destiné à recueillir des informations dans le système solaire, Voyager 1 et 2 transportaient – et transportent toujours ! – un disque, le *golden disc*, qui donne un aperçu de la vie terrestre aux potentiels extraterrestres rencontrés. La danseuse utilise cette matière sonore comme fil rouge de son spectacle. Blues, rock, musique indienne, travaux des champs, bruits d'orage et de grande cité, le *golden disc* a à cœur de respecter l'universalité des expressions d'ici bas, sauf que, remarque en scène l'artiste mutine, il n'y a aucun bruit de bombe, de mitraillette ou de torture… En anglais surtitré, la danseuse invite alors le public à choisir le compositeur célèbre qui sera diffusé ensuite. Bach ? Mozart ? Stravinski ? Lors de la représentation genevoise donnée en juin, le Russe l'emporte et *Le Sacre du printemps* envahit le plateau. « Écoutez la musique

Simone Aughterlony. © Jorge Léon

sans penser aux chorégraphies que ce morceau a inspirées », encourage l'artiste. Avant de citer précisément la quinzaine d'œuvres cultes, de Nijinski à Pina Bausch en passant par Béjart, imaginées sur la célèbre partition. Manière habile de dire que l'homme ne peut s'asseoir sur son passé, qu'il est ce qui s'est fait avant lui. Idem pour l'immense globe qui orne le plateau. La terre est encombrante ? On peut imaginer comment la recycler… Simone Aughterlony danse également et très joliment. Sur du folklore ou du blues. Sa danse raconte encore ce devoir d'intelligence, cette lucidité. On est soufflé par tant de maturité.

Marie-Pierre Genecand est critique de théâtre et de danse au quotidien *Le Temps* et à la RTS.

© Uwe Neumann

Une poétique de l'entre-cordes

Le pianiste Cédric Pescia joue les *Sonates et Interludes de John Cage*, qui transforment l'instrument en royaume de vis, de gommes et de boulons.

Par Jonas Pulver

MUSIQUE

MERCREDI 07
ET JEUDI 08.11.12 / 20 H
Cédric Pescia
Sonates et Interludes pour piano préparé de John Cage

Le concert du jeudi 08.11 est suivi d'un entretien avec Alexandre Barrelet, rédacteur en chef Culture à la RTS (Radio Télévison Suisse).

C'est une musique à regarder les yeux fermés. Les oreilles bien écarquillées, l'imaginaire grand ouvert. On devine de petits gongs frottés ou tapotés. On pressent des tablas ensorcelés à bout de doigts et des résonances vastes comme la nuit. Et encore ? Des rythmiques de cristal, des luths perchés et une élasticité du temps vécu qui tutoie la transe.

Tout cela à l'aune d'un simple piano, mué en boîte à voyage. Vers cet Orient dont la philosophie a profondément nourri le compositeur John Cage (1912-1992), célébré cette année en icône centenaire. Voyage, aussi, vers de nouvelles contrées musicales, tant ses *Sonates et Interludes* (1946-1948) ont préfiguré des principes inédits : prévalence du timbre et de l'objet musical sur la dimension dramaturgique, passerelles jetées vers les lendemains électroniques, détournement instrumental.

Détournement ? « Des vis, des boulons, des morceaux de caoutchouc, des gommes à poster, des crayons et même des cartes téléphoniques », voilà le catalogue des corps étrangers que dispose Cédric Pescia entre 45 des 88 jeux de cordes du piano, avant de parcourir les seize sonates et quatre interludes qui composent le corpus. Le soliste franco-suisse vient d'y consacrer un enregistrement finement habité, paru sous le label Aeon.

L'aboutissement d'une lente maturation, progressive, passionnée. « C'est une rencontre, une impression comparable à celle que j'ai eue avec les *Variations Goldberg* de Bach, raconte Cédric Pescia. J'ai mis trois ans avant de me sentir réellement à l'aise avec l'idée de jouer le cycle et de l'enregistrer. Je me rappelle avoir été rebuté par la complexité des indications relatives à la préparation du piano la première fois que j'ai ouvert la partition. »

Cédric Pescia, en amont, s'est plongé dans la correspondance entre John Cage et Pierre Boulez. Un océan sépare les deux compositeurs. Le second, pourtant, participera à la création parisienne des *Sonates et Interludes*, en 1949. « Je pense que Cage était à la fois extrêmement doué et assez paresseux. Un peu je-m'en-foutiste, et en même temps visionnaire : il se situe sans cesse dans cette tension », note le pianiste. Tout l'inverse de Boulez, homme de rigueur, de systématique. « Chez Cage, on ressent la personne derrière chacune des notes. Son ironie, son humour, sa sensibilité. »

Au moment d'entamer l'écriture du cycle, Cage vient de sortir d'une phase de crise tant personnelle qu'artistique. Installé à New York, il éprouve des difficultés économiques, se voit contraint avec son épouse Xenia Andreyevna Kashevaroff d'emprunter des chambres selon le bon vouloir des amitiés. Il n'a plus à disposition le bestiaire de percussions que lui garantissaient ses résidences passées à Seattle et Chicago. Et son mariage, déjà fissuré, est définitivement compromis par la rencontre avec le chorégraphe Merce Cunningham, qui deviendra le compagnon de toute une vie.

Le concept du piano préparé relève en partie d'une volonté pour le compositeur de retrouver toute la diversité sonore d'un ensemble instrumental. Parallèlement, l'artiste est traversé par de graves questionnements sur la capacité communicationnelle de la musique. Il se plonge dans l'étude de la pensée zen, par le biais des textes du philosophe Ananda K. Coomaraswamy. Et les neuf émotions propres à la musique indienne, subordonnées à la « tranquillité », innervent l'écriture des *Sonates et Interludes*. Une esthétique de la contemplation qui se télescope jusque dans la préparation du piano. Le soliste commence par mettre au point trois notes dans le médium, puis règle les autres de manière concentrique, en soignant les rapports entre les sons. « Bien sûr, il y a chez Cage une manière de s'opposer à la tradition bourgeoise du piano. Mais il n'y a aucune violence faite à la mécanique. » Et si un technicien réalisait la préparation à sa place ? « Impossible. Aller dans les cordes, c'est ni plus ni moins une manière très belle et très physique de prolonger l'acte d'interprétation. »

Jonas Pulver est critique musical au quotidien *Le Temps*.

Delphine Reist, *Arrosage II*, 2012
Système d'arrosage circulaire, branché sur une pompe plongée dans une bassine de peinture. L'action termine lorsque le récipient est vide.
Peinture, systèmes d'arrosage, bassines, pompes de puits.
Collège Sismondi, Genève, 2012.
© photo : Sonia Chanel

Extérieur de l'internat pour jeunes filles du couvent de Disentis. © Lucia Degonda

Avec la lumière, la terre et le vent

Figure importante et originale du paysage architectural suisse, le Grison Gion A. Caminada ne cesse d'interroger la place de l'homme dans le monde. Nous l'avons rencontré dans son village natal de Vrin où il a réalisé plusieurs bâtiments. —— **Par Mireille Descombes**

• ARCHITECTURE

VENDREDI 21.09.12 / 20 H
Gion A. Caminada
L'architecture comme culture

Vendredi 28.09.12 à 20 h au CCS, dans le cadre de la Semaine des cultures étrangères, coordonnée par le Ficep (Forum des instituts culturels étrangers à Paris), et de la création de l'Institut culturel franco-palestinien, conférence et projection de films documentaires sur Jéricho, notamment *Hisham's Palace, House of the Mosaics*, projet de l'Atelier Peter Zumthor & Partner.

Réussie, l'architecture de montagne est fascinante. Par son caractère extrême, par son impact sur le paysage, elle ne pardonne rien et oblige donc à repenser l'essentiel. Une voie exigeante qu'explore depuis 30 ans l'architecte grison et professeur à l'École polytechnique fédérale (ETH) de Zurich, Gion A. Caminada. Résolument contemporains dans leur expression, sans pour autant s'inscrire en rupture avec l'existant, ses bâtiments ne sont pas seulement superbes et singuliers, ils sont bel et bien vivants. Ils respirent avec l'air, la lumière, la terre et le vent, sans jamais toutefois chercher à les mimer. Et cela, tout en plaçant l'homme au cœur de leur propos.

Né en 1957 à Vrin dans le canton des Grisons, au fond du Val Lumnezia, Gion A. Camina a fait de son village – où il vit toujours et a ouvert son propre bureau – le laboratoire de sa réflexion. La population avait chuté dramatiquement depuis les années 1950. Il fallait réagir pour éviter que le village ne meure. La fondation Pro Vrin est créée en 1979, afin de renforcer les infrastructures et de lutter contre l'exode. Une des mesures prises par les habitants fut alors d'acheter la totalité des

Une chambre de l'internat. © Lucia Degonda

terrains à bâtir libres afin d'éviter la spéculation. Gion A. Caminada, lui-même fils de paysan, fut chargé de la planification et du développement architecturaux. « J'ai dû réaliser ici entre 20 et 30 bâtiments », se souvient-il amusé. Parmi eux, plusieurs maisons d'habitation, des granges et des étables, une boucherie, une salle polyvalente, la maison communale, une chambre mortuaire et même une cabine téléphonique. Une série de principes a été par ailleurs édictée comme la nécessité de respecter la topographie lors de nouvelles constructions et

Stiva da morts à Vrin. © Lucia Degonda

Stiva da morts à Vrin. © Lucia Degonda

l'interdiction de clôturer sa parcelle. Une démarche exemplaire pour laquelle le village a reçu plusieurs récompenses, dont le prix Wakker en 1998.

Faire le pèlerinage de Vrin reste donc aujourd'hui l'une des meilleures introductions à la démarche de Gion A. Caminada. Long et pittoresque depuis la Suisse romande, le voyage permet d'apprécier tout à la fois la beauté rude des paysages escarpés et la singularité des anciennes constructions agricoles dont les façades ajourées se lisent comme autant de compositions abstraites. Après les avoir contemplées, on comprend mieux comment l'architecte en a conservé l'essence tout en développant un langage en adéquation avec le monde actuel. Caminada s'est notamment distingué par sa manière extrêmement habile et inventive de renouveler la technique traditionnelle dite « Strickbau », une méthode de construction très répandue dans les Alpes, basée sur la superposition de madriers assemblés à chaque angle par des grosses encoches.

À Vrin, le bâtiment le plus singulier demeure sans conteste la « Stiva da morts ». La communauté villageoise avait besoin d'un lieu où veiller ses défunts. Caminada lui a construit, inscrite dans la pente en contrebas de l'église baroque du XVII^e^ siècle, une petite maison en bois peinte en blanc qui fonctionne physiquement et symboliquement comme un lieu de passage, de transition. À l'intérieur, traité avec une gomme-laque, le bois possède une teinte jaune qui crée une impression de chaleur et d'intimité. Un lieu dont émane une discrète bienveillance susceptible de consoler tout en respectant la tristesse.

« Je déteste l'absolue flexibilité »

La chambre mortuaire proprement dite se trouve en bas. À l'étage, une petite pièce permet aux parents et amis de se retirer pour boire un café, préparer les obsèques, parler et évoquer le disparu, ainsi qu'on le faisait souvent autrefois chez soi dans la cuisine. Le bâtiment a deux portes, l'une côté cimetière, l'autre côté village. Pour Caminada, il était important que chacun puisse choisir l'endroit par où il voulait entrer. À la Stiva da morts, comme dans nombre de ses bâtiments, les fenêtres ont été conçues avec un soin extrême. Par leur orientation et leur implantation, elles offrent différents points de vue sur la vallée et les montagnes et permettent, si on le souhaite, de n'être pas vu du dehors.

« Je n'aime pas les ouvertures panoramiques, insiste Caminada. Un bon espace intérieur, pour moi, doit être introverti. » Dans l'internat pour jeunes filles de l'école du couvent de Disentis, qu'il a achevé en 2004, les fenêtres des chambres individuelles sont d'ailleurs plus que des fenêtres. Elles deviennent un lieu de vie à part entière pour les étudiantes qui s'y blottissent pour lire, étudier ou téléphoner. Astucieux et tirant habilement profit de l'espace restreint, les aménagements intérieurs ont été dessinés par l'architecte lui-même et réalisés par des menuisiers de la région. La pièce commune, elle aussi, est traitée de façon originale. Elle offre un coin refuge inspiré par les bancs qui autrefois entouraient les grands poêles. Il s'agit d'un espace creusé comme une grotte dans le noyau central en béton du bâtiment où les pensionnaires peuvent venir se lover et se raconter leurs secrets. Les jeunes filles l'ont aussitôt adopté et rempli de confortables coussins.

Du bois et de la différence

De sa formation première de menuisier charpentier, Caminada garde une complicité évidente avec le bois. Cela ne l'empêche pas d'utiliser d'autres matériaux en fonction de la logique du projet. « Je ne pense pas qu'au regard, explique-t-il. Pour moi, le toucher est aussi très important, peut-être même plus que le matériau. » Fasciné par l'artiste Eduardo Chillida et ses imbrications subtiles, Caminada a ainsi imaginé pour le pensionnat de Disentis un escalier-tour basé sur une superposition de cubes. Une véritable sculpture réalisée dans un béton gris beige travaillé de manière noble et sensuelle, inscrite au cœur du bâtiment comme un trésor secret.

L'architecte grison aime que les bâtiments résistent, qu'ils offrent plus et autre chose que ce que l'on attend d'eux. « Je déteste l'absolue flexibilité, c'est terriblement ennuyeux, insiste-t-il, malicieux. Une maison qui ne couvre que vos besoins, qui fait ce que vous voulez, n'est pas réussie. Une bonne maison doit aussi vous imposer des limites et des contraintes. C'est à ces conditions seulement qu'elle est durable, qu'elle restera utilisable et fonctionnelle pendant des générations. »

À ses étudiants de l'École polytechnique fédérale de Zurich, Caminada rappelle que les thèses développées à Vrin sont applicables ailleurs. Il leur parle aussi volontiers de son rapport exigeant à la vie, à la culture, au monde. « J'essaie de les rendre autonomes. Ils doivent être capables de penser par eux-mêmes », insiste-t-il. Allant à contre-courant de beaucoup de ses confrères, il se méfie en revanche de l'architecture monument et de l'originalité à tout prix. « La diversité, c'est monotone. Moi, je prône la différence, la nuance dans le même. Du presque pareil, du « un tout petit peu » autre naît une incroyable force. J'aime que les bâtiments fonctionnent à la manière d'un troupeau. » Parmi ses projets figure aussi la réalisation d'un couvent très particulier, né d'un rêve d'échange et de partage, associant travail artisanal et spiritualité. « Mais le mot couvent, n'est qu'une métaphore », sourit-il les yeux brillants. Une idée, à n'en pas douter, à laquelle il saura donner des murs magnifiques et une âme.

Mireille Descombes est journaliste culturelle au magazine *L'Hebdo*.

DR

Roi de contes, d'Olten aux Indes

Romancier alémanique, Alex Capus a conquis les lecteurs avec son roman *Léon et Louise*, saga épique du XXe siècle désormais disponible en français. —— **Par Anne Fournier**

LITTÉRATURE

Mercredi 19.09.12 / 20 H
Alex Capus

Grand entretien avec la critique littéraire Isabelle Rüf, à l'occasion de la parution de *Léon et Louise* chez Actes Sud

Publié aux éditions allemandes Hanser, l'ouvrage a obtenu l'un des plus grands succès de librairie de 2011. Plusieurs maisons d'édition françaises se sont dites intéressées ; Actes Sud a eu le dernier mot avec un ouvrage disponible dès l'automne 2012.

Alex Capus a cette image double d'un jouisseur nourri par le pittoresque du terroir mais parallèlement friand d'ouverture et de captures du monde. À l'image de ses personnages pour lesquels les frontières se distendent. « Il ne faut pas trop regarder la nudité de ses parents », suggère la citation d'Éric Orsenna, mentionnée en ouverture de *Léon et Louise*.

Ce roman n'est de loin pas un coup d'essai pour cet historien de formation, journaliste, père de cinq enfants. Enquêteur, amoureux d'archives, Alex Capus a fait de l'acte d'écriture son occupation majeure avec déjà une dizaine de titres à son actif, romans ou portraits, souvent inspirés de destins cosmopolites. En 1997, ce sont les périples d'un citoyen d'Olten, Max Mohn, parti conquérir le monde arabe au XIXe (*Munzinger Pascha*) En 2002, *Fast ein bisschen Frühling* (*Un avant-goût de printemps*, Éditions Autrement) raconte l'aventure, dans les années 1930, de braqueurs à la recherche d'une route maritime jusqu'aux Indes. Ils n'iront pas plus loin que Bâle, amour oblige.

De père français, Alex Capus naît en Normandie, avant de passer ses premières années à Paris. Olten, petite cité connue pour son nœud ferroviaire, est son port d'attache, depuis qu'il l'a rejointe avec sa mère, en 1967. Comme il le confie dans ses chroniques réunies sous le titre *Le Roi d'Olten* (Éd. Campiche) – roi qui d'ailleurs est son chat – l'écrivain soigne un rapport drôle et tendre avec la cité, non sans une certaine nostalgie. Car parler d'Olten signifie, chez lui, parler de son écriture.

Dès ses premiers ouvrages, Alex Capus se lance dans des sagas ou portraits qui tiennent en haleine, grâce à un travail approfondi de documentation. Il développe une langue dans laquelle l'humour voire l'ironie garantit une prise de distance. « L'histoire n'est pas une coulisse mais je veux montrer que nous sommes marqués par le temps et les événements que nous transformons », justifie-t-il. Désormais, il est sur les traces de Felix Bloch, ingénieur suisse juif du début du XXe siècle, qui participa à Los Alamos au projet de la bombe atomique. Le roman est annoncé pour août 2013.

Et puis, l'écrivain d'Olten cultive ses « autres histoires », avec sa grande famille, ses voyages ou encore son engagement politique, au sein du parti socialiste, « pour participer à la vie de mon microcosme ». Avec le journaliste Werner de Schepper et l'écrivain Pedro Lenz, il a racheté, au bord des rails, le « Flügelrad », café de cheminots plus que centenaire. Cette fois-ci pour raviver les discussions de bistrot, confiait-il un jour.

Il est un peu comme son chat dans les rues d'Olten, au cœur de la Suisse. Il n'en fait qu'à sa tête mais pour offrir à ceux qui le suivent la rencontre de destinées palpitantes. Alex Capus, 51 ans, appartient à ces gens capables de vous retenir des heures durant autour d'un café, vous racontant l'histoire de cheminots un jour partis dans le Nouveau Monde pour faire fortune. Sans lever la voix malgré sa stature imposante.

Quand il s'installe derrière sa table d'écriture, l'aventure reste identique ; l'écrivain se fait conteur épique. Son dernier roman *Léon et Louise* est une histoire d'amour tumultueuse étalée sur plus de six décennies, avec ses heurts, ses guerres, ses défis, racontée sur un ton où la mélancolie traverse de hauts faits d'histoire. Lors de la Première Guerre, Léon et Louise se rencontrent en France. Les conflits les éloigneront. Ou presque.

Anne Fournier est journaliste au quotidien *Le Temps*.

I love books...

La tournée des plus beaux livres suisses 2011 fait escale à Paris.

Organisé depuis 1943 par l'Office fédéral de la culture, le concours des « plus beaux livres suisses » récompense, chaque année, des réalisations particulièrement abouties dans le domaine de l'art et de la production du livre. Pour l'édition 2011, 27 ouvrages ont été sélectionnés parmi plus de 392 présentés. Tous les livres récompensés entament leur tournée d'exposition cet automne, avec une étape à Paris.

© Scheltens & Abbenes, Amsterdam

... and I love prints

Les éditions Raynald Métraux investissent la librairie.

Albertine, Ian Anüll, Francis Baudevin, François Burland, Claudia Comte, Stéphane Dafflon, Philippe Decrauzat, Massimo Furlan, Haydé, Alain Huck, Vincent Kohler, Jean-Luc Manz, Mix & Remix, Olivier Mosset, Amy O'Neill

Créé en 1991, l'Atelier Raynald Métraux est installé dans un ancien bâtiment industriel du quartier du Flon à Lausanne. Il est devenu en quelques années une référence essentielle de la création d'estampes contemporaines en Suisse romande. À sa vocation initiale d'imprimeur et d'éditeur, il a ajouté celle de galeriste et présente régulièrement de nouvelles œuvres imprimées. **CCS**

© Philippe Decrauzat, 2010

EXPOSITIONS (à la librairie)

14.09 – 16.12.12
Les plus beaux livres suisses
14.09 – 16.12.12
Éditions Raynald Métraux

© Archizoom/EPFL/IBOIS

ARCHITECTURE

Jeudi 25.10.12 / 20 H
Timber Project
L'innovation en bois
Table ronde avec les architectes : Yves Weinand (EPFL), Marc Mimram et Odile Seyler (ENSAVT)

Exit la brique. Vive le bois

Le bois est notre avenir, au service d'une technologie de pointe.

Aborder comme une terre étrangère ce qui paraît connu de tout temps, voilà l'exercice extrêmement difficile, mais fructueux, auquel se livre le Laboratoire des constructions en bois (IBOIS). Il s'agit d'explorer systématiquement le bois, pousser au plus loin la connaissance de ses propriétés et en révéler de nouvelles. En regard de l'exposition *Timber Project* présentée à l'ENSAVT (École d'architecture de la ville & des territoires à Marne-la-Vallée), le CCS propose une table ronde avec les architectes Yves Weinand, Marc Mimram et Odile Seyler, co-commissaire de l'exposition. **SD**

Neige à Paris

La Nuit blanche s'annonce fraîche et champêtre au CCS.

Cette année encore, la Nuit blanche apportera son lot de surprises. De son côté, l'équipe du Centre culturel suisse de Paris prépare elle aussi l'événement. Pour ce faire, elle a fait appel à Silvia Bächli et Eric Hattan, deux artistes suisses qui proposeront une des vidéos à découvrir à travers la vitrine de la librairie du CCS. La vidéo *Snowhau im Schnee* (2003) et une autre inédite réalisée pour l'occasion seront diffusées sur une dizaine de moniteurs répartis dans l'espace de la librairie. L'alternance de scènes hivernales et estivales créera un dialogue drôle et décalé entre un bonhomme de neige lugeant et une marmotte faisant le guet devant son terrier. À ne pas manquer. **SD**

© Syvia Bächli & Eric Hattan

NUIT BLANCHE

06.10.12
Silvia Bächli & Eric Hattan
Snowhau et ses amis

Prix Studio Collector

Jocelyne et Fabrice Petignat repèrent un nouvel artiste de talent dans le réservoir du Fresnoy.

DR

À l'heure où les festivals de cinéma donnent des prix à des artistes pour l'ensemble de leur œuvre, le prix Studio Collector vient, au contraire, honorer ceux qui seront les stars de l'art de demain. Lancé en 2007, ce prix a pour but de soutenir le travail d'un artiste parmi ceux qui intègrent le Fresnoy – Studio national des arts contemporains. Cette année, le prix Studio Collector met la barre très haut puisque le jury est composé du très réputé duo de collectionneurs suisses Jocelyne et Fabrice Petignat. Reconnus dans la sphère artistique pour être des dénicheurs de talents, ils n'ont de cesse depuis 25 ans, de collectionner des œuvres de jeunes artistes dont certains ont depuis été reconnus. Ainsi, ils ont été parmi les premiers à acquérir des œuvres de Pipilotti Rist, d'Andres Serrano ou de Maurizio Cattelan. Autant dire que le gagnant aura beaucoup plus qu'un simple prix. À commencer par un début de reconnaissance et une projection au Centre culturel suisse de Paris. **SD**

© illustration Marc Bauer, 2012

Même en Suisse, l'amour du cinéma reste français

À la tête de sa société, Vega Film, elle soutient depuis trente ans le cinéma d'art et d'essai suisse, mais aussi français, européen et américain. Productrice attitrée de Jean-Luc Godard et Anne-Marie Miéville, Ruth Waldburger aura aussi collaboré avec Alain Resnais, Olivier Assayas ou encore le photographe et cinéaste suisse Robert Frank. On lui doit aussi la découverte, dans les années 1980, d'un jeune talent : Brad Pitt. Portrait. —— **Par Emmanuel Cuénod**

Dans un hommage qu'il lui avait rendu il y a une paire d'années durant les Journées de Soleure, le cinéaste Jacob Berger avait dit de Ruth Waldburger qu'elle « travaille comme un ouvrier, vit comme une bourgeoise, pense comme une punk, lutte comme une paysanne et parle comme une femme d'affaires ». Ce portrait continue de faire sourire la directrice de Vega Film. « Jacob, lance-t-elle avec ce mélange de franchise et de mystère qui lui est propre, a *presque* raison sur tout. Le texte qu'il a écrit pour les Journées m'a beaucoup touchée. »

Celle qui, en presque trente ans d'activité, a aussi bien produit Jean-Luc Godard et Alain Resnais que Robert Frank, Tom DiCillo, Cédric Kahn ou Béla Tarr, se définirait plutôt comme un caractère « typiquement appenzellois ». Devant les yeux ronds de son interlocuteur, elle croit bon de préciser : « Les gens de ce canton sont têtus, sarcastiques, très directs et n'ont pas froid aux yeux. La jeune fille qui travaille dans la boucherie d'à côté est aussi comme ça. Lorsqu'elle a su que mon premier mari venait de la partie sud d'Appenzell, qu'on appelle Rhodes-Intérieures, elle m'a assuré qu'il était parfaitement normal que nous nous soyons séparés. Elle m'a dit tout de go : " Entre vous, ça ne pouvait pas durer ! " »

Tout mais pas sur un plateau

De la ténacité, de l'humour et une bonne dose de sang-froid, il en aura certes fallu à Ruth Waldburger pour faire carrière dans le cinéma. Fille d'un photographe francophile appenzellois – « Mon père était un bon vivant ; il était toujours fourré à Paris ou en Suisse romande, chez des amis vignerons. Il ne travaillait pas beaucoup… », se souvient-elle en riant –, elle trouve tout d'abord une place de secrétaire à la télévision alémanique, où elle deviendra rapidement assistante de production sur des émissions à succès, comme *Kassensturz* et *Rundschau*. Un premier mariage, avec le réalisateur Alain Klarer, décidera de son futur : « Il était assistant réalisateur sur *Messidor*, d'Alain Tanner, et m'a trouvé un poste de régisseuse. Au début, je ne peux pas dire que ça m'ait plu. Je trouvais les professionnels du cinéma très immatures. À cette époque, peu de femmes occupaient ce genre de postes. Le milieu restait très masculin. » Mais la jeune Appenzelloise s'accroche. Elle songe d'ores et déjà à la suite : « devenir productrice ». « La production, c'est tout. Trouver des projets, chercher de l'argent, des acteurs, une équipe, être présent au montage, au mixage, à la sortie du film et même au-delà. Et puis, cerise sur le gâteau, on n'a pas besoin d'être chaque jour sur le plateau. Ma nature impatiente s'accorde mal avec la lenteur des tournages. »

For Ever JLG

Si elle est encore régisseuse lorsqu'elle croise, pour la première fois, la route de Jean-Luc Godard – c'était sur le tournage de *Passion*, qui sortira en 1982 –, elle a déjà deux longs métrages à son actif en tant que productrice lorsqu'elle le retrouve, en 1987, pour *Soigne ta droite*. Elle ne sait pas encore que, d'*Histoire(s) du cinéma* à *Film Socialisme* en passant par *Nouvelle Vague*, *For Ever Mozart* et *Éloge de l'amour*, elle bâtira avec lui une œuvre à part entière, véritable filmographie dans la filmographie, qui ne lui permettra sans doute jamais de vivre – tragiquement, Jean-Luc Godard est un cinéaste qui *marche* mieux que ses films – mais toujours d'exister.

Sans doute faut-il voir dans la longévité de leur relation un signe supplémentaire du goût, affirmé, de Ruth Waldburger pour les caractères orageux : « C'est vrai que j'aime ce qui est difficile, sans quoi je ne ferais pas ce métier. Aujourd'hui encore, il m'arrive de me demander pourquoi je n'ai pas choisi un travail qui me permettrait de rentrer tous les soirs à 17 heures chez moi. C'est comme ça, voilà tout. Cela dit, tout dépend aussi du résultat. Il est plus facile de pardonner à un réalisateur un peu brusque mais génial qu'à quelqu'un de pénible mais qui, en plus, donnerait peu au cinéma. » Conséquence, lorsque JLG lui pose un mémorable lapin « de type grec » à la conférence de presse cannoise de *Film Socialisme*, la productrice parvient encore à conserver son calme. Le moment lui reste toutefois gravé en mémoire : « C'était une situation difficile. La direction du festival était fâchée et je savais que l'équipe du film allait être très déçue. Mais on a fait avec. On sait qu'avec lui, cela peut arriver. C'est presque devenu une source de plaisanterie. Dernièrement, lorsque je suis allée le chercher à la gare de Zurich pour une rencontre publique avec Daniel Cohn-Bendit, je lui ai dit que je n'étais pas certaine qu'il viendrait. Il m'a répondu : "Ah bon ? Mais je viens toujours, Ruth…" »

Godard ne sera pas sa seule conquête. Il y aura aussi Robert Frank – « il m'a téléphoné pour me demander de produire son film, j'ai dit oui » –, Alain Resnais ou encore Tom DiCillo, avec lequel elle découvrira un certain Brad Pitt. L'histoire est connue mais on ne résistera pas à l'envie de la redire. « J'ai connu Tom par Jim Jarmush. C'est lui qui m'a appelée lorsque j'étais en vacances à New York pour me demander si je voulais bien lire le script de *Johnny Suede*, que personne ne voulait produire aux États-Unis. J'ai aimé le scénario et nous avons alors cherché qui pourrait bien incarner le personnage principal du film. Nous avons vu une trentaine d'acteurs. L'un d'eux nous a immédiatement séduits. C'était Brad Pitt. Il avait une présence incroyable. Il était tout simplement fait pour le rôle. » La suite tient du rêve éveillé. Tourné à New York mais « sans les syndicats de techniciens », le film coûte moins d'un million de dollars à Vega Film. L'acteur touche un cachet qu'il considère encore royal, 18 000 dollars. « Personne n'imaginait ce qui allait se passer. Non seulement *Johnny Suede* a été un succès critique et public mais c'est le seul film dont je puisse dire qu'il me rapporte, aujourd'hui encore, de l'argent. C'est avant tout lié au statut de Brad Pitt. Tout le monde veut voir *Johnny Suede* parce que tout le monde veut le voir, lui, à ses débuts. »

Paris je t'aime

Reste que, comme son père, c'est la France qui attire Ruth Waldburger. Productrice alémanique, installée comme il se doit dans des bureaux lumineux situés à quelques encablures du lac de Zurich, elle s'inventera une filmographie hexagonale. On y retrouve, pêle-mêle, Claire Denis, Olivier Assayas, Philippe Garrel, Leos Carax ou encore Noémie Lvovsky et Virginie Despentes – avec laquelle elle vient de signer *Bye Bye Blondie*. Si elle accepte comme tel le paradoxe – elle est plus connue en France qu'en Allemagne et a produit presque autant de Romands que d'Alémaniques –, la directrice de Vega Film relève qu'il est aussi sans doute plus simple pour un germanophone que pour un francophone de travailler avec des Français : « Contrairement aux Romands, nous ne ressentons aucun complexe d'infériorité à l'égard des Français. J'ai un accent qui s'entend tout de suite, je ne peux pas le dissimuler, alors je m'en fous. C'est libérateur. » À tel point qu'aujourd'hui, elle fait partie intégrante du paysage cinématographique hexagonal. Elle possède une société de production à Paris, ainsi qu'un appartement – « loué depuis plus de vingt ans, précise-t-elle. Personnellement, j'adore travailler en France. On y trouve les plus grands professionnels au monde. Même aux États-Unis, ceux qui font le cinéma n'en connaissent pas aussi bien la mécanique et les rouages. Nous avons aussi en commun un goût prononcé pour le cinéma d'auteur. » Lorsqu'on lui fait remarquer qu'elle continue pourtant d'habiter à Zurich, Ruth Waldburger se fait songeuse. « Je n'aurais pas pu partir en Suisse romande, dit-elle, en ponctuant chaque mot de longs silences. Même à Genève. Je trouve la Romandie assez provinciale, peu ouverte sur le monde. Maintenant, c'est vrai, j'aurais pu m'installer à Paris. Franchement, je ne pourrais pas dire pourquoi je suis restée ici. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. »

> « Aucun complexe d'infériorité à l'égard des Français »

Au-delà de cette incongruité géographique, ce qui frappe, dans sa filmographie, c'est la fidélité que lui témoignent les auteurs qui ont, un jour ou l'autre, croisé son chemin. Onze films avec Godard, cinq avec Robert Frank, quatre avec Alain Resnais, quatre avec Anne-Marie Miéville, trois avec Markus Imboden, deux avec Jacob Berger, Béla Tarr ou Noémie Lvovsky : avec elle, les histoires sont souvent longues et rien ne semble pouvoir les altérer. Là encore, Ruth Waldburger a son tempérament : « J'ai une nature fidèle, c'est tout !

Inutile de chercher plus loin. C'est ainsi que je fonctionne, et depuis toujours. » Elle raconte tout de même avoir une recette pour limiter la casse émotionnelle dans le processus, souvent douloureux, de la production d'un film. « Il faut impérativement éviter de tourner avec des amis. C'est l'une de mes seules règles, mais je l'applique de manière drastique. » Et si, comme elle, on travaille depuis si longtemps avec les mêmes cinéastes que l'on en finit par devenir amis ? « C'est différent, évidemment. Cela dit, on a beau être proches, on n'en devient pas nécessairement intimes pour autant. Je n'appelle pas Jean-Luc Godard toutes les semaines, croyez-moi. »

Emmanuel Cuénod est rédacteur en chef de la revue *Ciné Bulletin*.

Ruth Waldburger en quelques dates

1951 : Naissance à Herisau

1984 : Production de son premier long métrage, *L'Air du crime* d'Alain Klarer

1987 : *Soigne ta droite* de Jean-Luc Godard, *Candy Mountain* de Robert Frank et Rudy Wurlitzer

1988 : Création de Vega Film, sa société de production (Zurich)

1992 : *Johnny Suede* de Tom DiCillo, avec Brad Pitt

1993 : *Smoking / No Smoking* d'Alain Resnais

1997 : *On connaît la chanson* d'Alain Resnais

1999 : *Pola X* de Leos Carax, *Le vent de la nuit* de Philippe Garrel

2004 : *Les Choristes* de Christophe Barratier

2010 : *La petite chambre* de Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, *Film Socialisme* de Jean-Luc Godard

2011 : *The Turin Horse* de Béla Tarr

2012 : *L'enfant d'en haut – Sister* d'Ursula Meier

***Aargauer Kunsthaus**
1.9. – 18.11. 2012

Aargauerplatz CH–5001 Aarau
Mar – Dim 10h – 17h Jeu 10h – 20h
www.aargauerkunsthaus.ch

Image: Valentin Carron, *Ciao N° 4 (nero)*, 2012

La jeunesse est un art
Jubiläum Manor Kunstpreis 2012

Omar Alessandro, Omar Ba, Alexandra Bachzetsis, Nino Baumgartner, Seline Baumgartner, Vanessa Billy, Beni Bischof, Pauline Boudry / Renate Lorenz, Manuel Burgener, Stefan Burger, Valentin Carron, Davide Cascio, Claudia Comte, Stéphane Dafflon, Philippe Decrauzat, Emilie Ding, Latifa Echakhch, Saskia Edens, Athene Galiciadis, Florian Germann, Aloïs Godinat, Christian Gonzenbach, Gian-Reto Gredig / Goran Galić, Raphael Hefti, Thomas Julier, Esther Kempf, Laurent Kropf, Fabian Marti, Luc Mattenberger, Adrien Missika, Kaspar Müller, Damián Navarro, Taiyo Onorato / Nico Krebs, Uriel Orlow, Sandrine Pelletier, Mai-Thu Perret, Guillaume Pilet, Annaïk Lou Pitteloud, Marta Riniker Radich, Anne Rochat, Ana Roldán, Kilian Rüthemann, Vanessa Safavi, Denis Savary, Pascal Schwaighofer, Shirana Shahbazi

THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN

SAISON 2012-2013

DORIAN ROSSEL

LE PETIT POUCET CAMILLE

JACQUES GAMBLIN

FABRICE MURGIA

SCORPÈNE

VALÈRE NOVARINA

FOOFWA D'IMOBILITÉ

SIDEWAYS RAIN

BOB WILSON

CIE ALIAS

LE COMBAT ORDINAIRE

L'USAGE DU MONDE

PIERRE AMOYAL

LE DINDON

UNE NUIT BALINAISE

KARIMOUCHE

PHILIPPE SAIRE

WEST SIDE STORY

THÉÂTRE

Cosmos | La nuit sera calme | La Loba | La Résistible Ascension d'Arturo Ui | L'Atelier volant | L'Usage du monde | La Dame de la mer | Life : Reset | Lian et le Lotus | Danse - Delhi - | Le Combat ordinaire | Krapp's Last Tape | Les ours dorment enfin | Le Petit Poucet | Urbik / Orbik | Le Dindon

DANSE

Disabled Theater | Sideways Rain| Une nuit balinaise – hommage à Antonin Artaud | Le Poids des éponges | La Nuit transfigurée | Salves | Histoires Condansées | Fenix

MUSIQUE

Gamblin jazze, de Wilde sextete | Emel Mathlouthi | Karimouche | Carte blanche à Louis Schwizgebel-Wang | Sens Orient | Black'N'Blues | West Side Story

CIRQUE

Réalité non ordinaire | Wu-Wei. Vivaldi – Les Quatre Saisons | Vibrations

HORS-SCÈNE

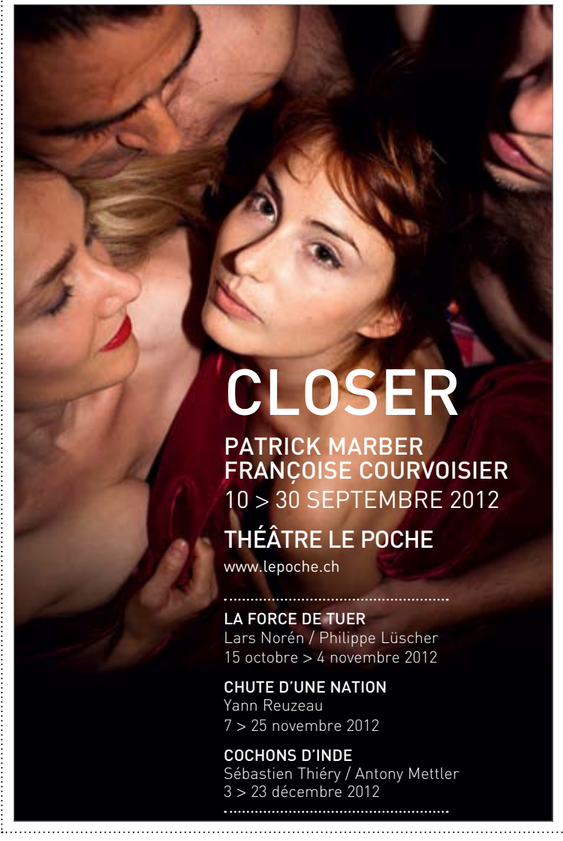
Métaphore des coulisses | Autour de Nicolas Bouvier | Banquet d'équinoxe – Bal Nègre

BILLETTERIE

Théâtre Forum Meyrin
Place des Cinq-Continents 1
1217 Meyrin
www.forum-meyrin.ch

Billetterie
du lundi au vendredi de 14h à 18h
022 989 34 34

THEATRE
CROCHETAN
12/13
Semianyki_clowns russes / Quartier lointain
Le tour du monde en 80 jours / Romaine / Imany
Le poids des éponges_Alias / Pippo Delbono
Kyasma / Piano Seven / Les 7 doigts de la main
Anatoli_Angelique Ionatos / Collaboration
Timber_Cirque Alfonse / La petite renarde rusée
www.crochetan.ch
Billetterie T. 024 471 62 67 / www.crochetan.ch
Alain Florey©Spirale Communication visuelle Photo©Charles Niklaus



la Biennale di Venezia
13. Mostra Internazionale di Architettura
Partecipazioni nazionali

29th August—25th November 2012
Swiss Pavilion, Giardini pubblici

And now the Ensemble !!!

An exhibition by Miroslav Šik
in collaboration with Axel Fickert,
Kaschka Knapkiewicz,
Paola Maranta and Quintus Miller

The 13th International Architecture Exhibition—
La Biennale di Venezia

Supported and organized by: swiss arts council prohelvetia

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions

© Courtesy de l'artiste. Photo : Annik Wetter

PIERRE VADI
Exposition personnelle

Amateur éclairé de science-fiction et de musique expérimentale, Pierre Vadi est virtuose dans la création de sculptures. Pour présenter ses œuvres, il construit des expositions / environnements qu'il qualifie d'« hôtel », terme qui a d'ailleurs donné le titre à sa monographie publié par Triple V en 2011. Cet adepte endurant du moulage en résine constitue patiemment une population étrange d'objets disparates. Au fil du temps, ce corpus fascinant convoque autant l'archéologie, l'architecture, l'animal et le végétal, que le fantasme extra-terrestre. Ses œuvres semblent en état de transformation, tant matérielle que psychologique. Pour ce chercheur permanent, « l'essai est une expérience impitoyable ». Sam Dyon

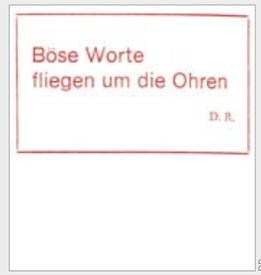
Paris, Galerie Triple V,
du 26 octobre au 1er décembre 2012

© Adrien Missika

ADRIEN MISSIKA
Exposition personnelle

Après son prix Ricard 2011 et une exposition à la galerie Crone de Berlin, l'artiste franco-suisse Adrien Missika revient en France pour y exposer son nouveau projet. Les visiteurs auront le plaisir de découvrir une installation où des vidéos seront projetées sur des petites plaques de verre plantées dans du sable volcanique noir. Les vidéos révéleront des images de plantes poussant sur différents volcans du monde, qui dansent au gré du vent dans des plans fixes dont Adrien Missika a le secret. Le tout créera un paysage recomposé à l'échelle de l'espace d'exposition. SD

Lyon, La Salle de bains,
du 20 novembre 2012 au 12 janvier 2013

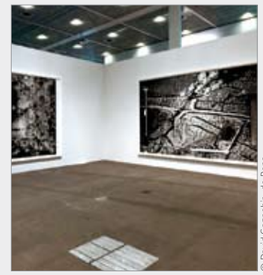


DR

DIETER ROTH
Larmes et livres

Au début des années 1970, Dieter Roth s'amuse à passer des petites annonces pleines de fautes d'orthographe dans un journal de Lucerne. De mars 1971 à septembre 1972, des phrases comme « Can a being see something without being what you see? » sont publiées avec la seule signature DR. Après la parution de 114 (sur 248) « petites annonces », le journal arrête de les publier suite aux plaintes de lecteurs effrayés par ce qu'ils pensaient être des codes subversifs. En 1973, Dieter Roth compile ces encarts dans *Le Lac (mer) des larmes*, un livre imprimé sur papier journal *(Tränensee)*. L'exposition présentera plusieurs livres d'artistes dont *Das Ur-Tränenmeer*, publié en 2010 par les éditions Periferia. SD

Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs,
du 29 novembre 2012 au 19 janvier 2013


© David Gagnebin-de Bons

ALAIN HUCK
Tragedy or Position

Après sa magnifique exposition *Ancholia* au Centre culturel suisse de Paris, l'hiver dernier, l'artiste suisse Alain Huck présente ses œuvres au Musée des beaux-arts de Nancy. Dans la lignée d'*Ancholia*, les quatre dessins monumentaux réalisés au fusain, *Nebula*, *Tragedy*, *Position* et *Edenblock*, mettent en résonance des références géographiques, historiques et culturelles éloignées. Chaque dessin est une scénographie autonome plongée dans une lumière obscure et inquiétante où les yeux et l'esprit des visiteurs hésitent pendant que le regard est immergé. Les dimensions monumentales de chaque dessin ajoutent un effet de perdition où les points de vue proposent une nouvelle lecture des œuvres. SD

Nancy, Musée des beaux-arts,
du 8 novembre 2012 au 11 février 2013

Marc Bauer, *Nice, septembre*

MARC BAUER
Pleins Pouvoirs, septembre

La Station invite Marc Bauer pour une nouvelle expérience. L'artiste basé à Berlin entreprend une collaboration avec des étudiants de la Villa Arson et de l'école d'art de Monaco. Ensemble, ils réalisent des dessins muraux inspirés des préoccupations de l'artiste, qui abordent également des questions de narration, d'interprétation et de mise à distance. Puisant régulièrement dans l'histoire du cinéma et la littérature, Marc Bauer développe ses recherches sur la mémoire d'événements ou de personnalités troubles du XXe siècle. Il confronte ensuite ces sujets à sa manière de les percevoir aujourd'hui. SD

Nice, La Station,
du 13 octobre au 22 décembre 2012

DR

MAXIME BONDU & GAËL GRIVET
Données insuffisantes pour réponses significatives

Tiré de la nouvelle d'Isaac Asimov *La Dernière Question* (1956), le titre de l'exposition pose le constat d'une époque où l'humanité n'est plus à la hauteur de ses découvertes scientifiques. Sous une forme « stéréographique », l'exposition établira une conversation entre le Franco-Suisse Gaël Grivet et le Français Maxime Bondu, qui partagent des intérêts communs, mais dont les méthodes d'approche diffèrent. Ils interrogeront notamment la figure de l'inventeur et le statut d'amateur de sciences. Dans la table des matières de leur note d'intention, on relève « Le challenge panoptique » ou encore « Polyèdre et les règles de l'aléatoire ». Le voyage s'annonce tortueux ! SD

Annemasse, Villa du Parc,
du 15 septembre au 10 novembre 2012

© Fulvio Orsenigo

URS FISCHER
Festival d'automne

L'artiste suisse à l'énergie créatrice exceptionnelle vient une fois encore mettre à mal les conventions et nos certitudes visuelles à l'occasion du Festival d'automne de Paris. Jonglant entre des œuvres tantôt monumentales, tantôt intimes, l'exposition est l'occasion de découvrir, ou de redécouvrir, la façon particulière que l'artiste suisse établi à New York a de créer des tensions et de jouer avec les paradoxes et l'absurde. Parmi les œuvres qui traduisent cette volonté, on retrouve la célèbre *Necrophonia*, une installation conçue avec Georg Herold, ainsi que ses statues en cire grandeur nature qui se consumeront tout au long de l'exposition. SD

Paris, École nationale supérieure
des beaux-arts,
du 13 septembre au 21 décembre 2012

© PARK Architectes, Zurich

ARCHITECTES SIA
Regards

Cet automne, la Galerie d'Architecture accueille l'exposition *Regards* qui présente les six distinctions remises par la Société suisse des ingénieurs et des architectes (SIA) à des réalisations durables et porteuses d'avenir en 2011. Parmi les projets retenus, on retrouve ceux de Gion A. Caminada, des bureaux Burkhalter Sumi Architekten et d'AGPS Architecture. Les visiteurs pourront se délecter des plans et autres documents produits par les architectes, en regard des photographies d'une grande force de l'artiste Jules Spinatsch. Cette exposition démontre encore une fois la qualité et le dynamisme de l'architecture suisse. SD

Paris, Galerie d'Architecture,
du 31 octobre au 1er décembre 2012

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes

© Nicole Seiler

LIVING ROOM DANCERS
Nicole Seiler

Living Room Dancers n'est pas qu'un spectacle de danse classique, mais sept spectacles dont les représentations n'ont pas lieu dans un théâtre, mais dans des appartements privés. Ainsi chaque spectateur est invité à une sorte de chasse à la danse, avec pour mission de trouver les appartements éclairés d'un néon rouge sur la façade. Une fois le lieu repéré, chacun assiste, à l'aide d'un lecteur MP3 et de jumelles, à l'un des spectacles défini par un genre musical. D'adolescents se déhanchant sur de l'electro, d'une bande de hip-hoppers en pleine battle, à un couple dansant un langoureux tango, on se laisse porter par ce voyeurisme dansant. **Sam Dyon**

Pantin, Centre national de la danse, du 26 au 28 septembre 2012

© Judith Schlosser

MEINE FAIRE DAME – EIN SPRACHLABOR – Christoph Marthaler

De retour de conférence, le professeur Zoltan Karpathy découvre devant la porte de son laboratoire de langues un énorme bouquet d'hortensias. Fiché au milieu du bouquet, un petit billet lui impose de résoudre une énigme sous peine de mettre des menaces à exécution. Satire et mélancolie sont les deux mamelles du théâtre de Christoph Marthaler, enfant terrible zurichois dont les productions ont marqué les plus grandes scènes européennes. La musique reste le langage absolu de l'imaginaire de Christoph Marthaler. Il conçoit rarement de faire du théâtre sans chansons, *a capella* de préférence. Se réclamant de Dario Fo, qui savait que le comique est la meilleure expression du désarroi humain. **SD**

Paris, Théâtre de l'Odéon, du 11 au 16 décembre 2012

© Michel Cavalca

ROMANCE-S
Cie 7273

Romance-s puise à la source de l'expérience amoureuse pour donner à voir une pièce dont la trajectoire arpente le territoire du couple et celui de la danse, l'un et l'autre voués à s'imbriquer, se transformer, se questionner. Le pluriel, manifestement détaché du titre, proclame le caractère universel du propos : la romance. Le duo de danseurs, Laurence Yadi et Nicolas Cantillon, traduisent cette intention dans une pièce où les souffles et les cris rythment les semblants de slows, de tango et autres danses romantiques. Vêtus de noir pour ne laisser paraître et parler que leurs mains, les expressions de leur visage et leurs regards qui se cherchent et se retrouvent dans une pièce d'une rare sensualité. **SD**

Le Mans, Théâtre de l'Espal, les 27 et 28 septembre 2012

DR

LES HÉROS DE LA PENSÉE
Massimo Furlan

À l'époque de la Grèce antique, les penseurs, tels Platon, organisaient des immenses banquets où philosophie et beuveries duraient des jours entiers. *Les Héros de la pensée* de Massimo Furlan est un hommage à ces beuveries pensantes, à la philosophie en général et à *L'Abécédaire* de Gilles Deleuze en particulier. Pendant vingt-six heures, les participants tentent de prolonger les réflexions et les discussions de nos illustres anciens. Le public, quant à lui, peut entrer et sortir à tout moment et tenter la performance de tenir les vingt-six heures du spectacle. À condition de ne pas oublier son duvet. **SD**

Paris, Théâtre de la Cité internationale, les 20 et 21 octobre 2012

© Nelly Rodriguez

COSMOS
Compagnie STT – Dorian Rossel

Dans un laboratoire, des chercheurs occupent la scène comme s'ils étaient chez eux. Ils s'y abandonnent sans peur et curieux de tout. Rêveurs, clowns-poètes qui cherchent leur place dans le monde, et qui se troublent à explorer le lien entre deux cosmos : celui, sans centre ni bord, qui nous dépasse, et celui de chacun. Scènes d'humour absurde, transpositions burlesques du hasard qui nous accompagne… Avec une quarantaine de chaises pour décor, avec des balles, boules, billes de toutes tailles qui affluent sur le plateau, et des fils tendus pour délimiter l'invisible, c'est tout un petit monde d'appareils électriques qui fera voyager les spectateurs dans le vide qui nous entoure ou nous constitue. **SD**

Limoges, Théâtre de l'Union, les 5 et 6 octobre 2012

© Pierre Abensur

PLEASE, CONTINUE (HAMLET)
Yan Duyvendak & Roger Bernat

Spécialistes des installations théâtrales et des performances où le public n'est plus spectateur mais acteur de ce qui se joue, Yan Duyvendak et Roger Bernat récidivent avec *Please, Continue (Hamlet)*. Pour cette pièce, les metteurs en scène recréent une cour de justice où le public est invité à assister au procès d'un homme accusé d'avoir tué le père de sa petite amie. Il s'appelle Hamlet. Si l'histoire est bien fictive, elle trouve écho dans de nombreux procès anciens et actuels. Mais surtout, c'est la relation entre l'auditoire, qui subit les codes d'un procès, et les acteurs, qui donne toute sa saveur à cette pièce qui est une vraie dramaturgie du réel. **SD**

Marseille, Festival actOral, les 2 et 3 octobre 2012, puis en tournée française

© Codact / Xavier Voirol

PENDULUM CHOIR
Cod.Act

Pendulum Choir est une œuvre chorale surprenante pour neuf voix *a capella* et dix-huit vérins hydrauliques. Le chœur, placé sur des plates-formes inclinables, forme un ensemble mouvant, un corps sonore vivant dont les chanteurs sont les particules organiques. Il s'exprime au travers de plusieurs états physiques. Sa plasticité se transforme au gré de sa sonorité, tantôt abstraite, répétitive ou figurative, tantôt lyrique et narrative. Les corps et leurs voix jouent avec et contre la force de gravitation. Ils se frôlent, se contournent dans de subtiles polyphonies vocales puis, soutenus par des sons synthétiques, brisent leur cohésion et éclatent en envolées lyriques. **SD**

Montbéliard, MA scène nationale, Festival Ars Numérica, le 9 novembre 2012

© Michael Bause

DISABLED THEATER
Jérôme Bel - Théâtre Hora

Voilà un projet un peu fou pour des gens qui ne le sont pas. Eux, ce sont Jérôme Bel, enfant terrible de la danse contemporaine française, et les acteurs du Théâtre Hora, tous handicapés mentaux et rompus aux techniques de l'art dramatique. Sous la houlette du chorégraphe, ces acteurs, extraordinaires, révèlent leur talent, leur spontanéité, leur caractère et leur furieuse envie de nous faire ressentir autre chose que de la pitié ou du dégoût. Dans *Disabled Theater,* Jérôme Bel, spécialiste des contre-pieds, s'attache à casser les préjugés récurrents face à ces acteurs hors du commun et hors norme en mettant au passage une grande claque à cette dernière. **SD**

Paris, Centre Pompidou, du 10 au 13 octobre 2012

L'actualité éditoriale suisse / DVD / Disques

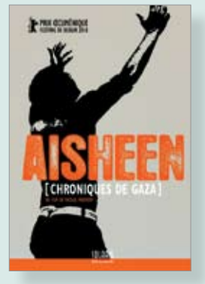
Librairie du CCS

CAROLE ROUSSOPOULOS, UNE FEMME À LA CAMÉRA
Emmanuelle de Riedmatten

Valaisanne comme elle, Emmanuelle de Riedmatten ne pouvait pas ne pas croiser la route de Carole Roussopoulos. Au premier sens du terme, d'ailleurs, puisque la seconde avait filmé la première, alors âgée de 17 ans. Par la suite, elles se retrouveront souvent. Impossible, dès lors, pour Emmanuelle de Riedmatten de refuser la proposition qui lui était faite : évoquer dans un documentaire la vie et l'œuvre de la grande vidéaste féministe. Carole Roussopoulos n'avait-elle pas fait l'admiration de Jean-Luc Godard, qui, disait-il, lui enviait son courage ? Le film raconte aussi une autre histoire de Carole : celle, d'amour, avec Paul Roussopoulos, peintre grec exilé à Paris, avec lequel elle aura deux enfants. Passionnant. **Emmanuel Cuénod**

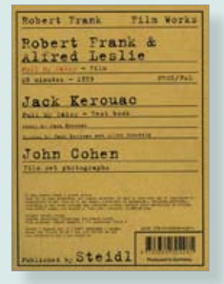
L'ENFANT D'EN HAUT
Ursula Meier

Simon a 12 ans. Il vit avec sa sœur Louise dans une morne plaine gisant au pied des montagnes suisses. Mais l'hiver, le gamin d'en bas devient l'enfant d'en haut : un petit voleur, qui dérobe l'équipement de ski des riches touristes pour le revendre à ses voisins. Avec l'argent récolté, il aide Louise, qui vient de perdre son emploi. Après *Home,* sélectionné en 2009 à la Semaine de la critique du Festival de Cannes, Ursula Meier continue de creuser le sillon de la famille contrariée avec *L'Enfant d'en haut.* À ce détail près que si, dans *Home,* la réalisatrice franco-suisse jouait à fond la carte du film en chambre, elle prend ici de la hauteur et ouvre tout grand les fenêtres de son cinéma. Résultat : un film aussi tendu que poétique. **EC**



AISHEEN (CHRONIQUES DE GAZA)
Nicolas Wadimoff

Aisheen signifie « toujours vivant ». Un titre programmatique pour le documentaire de Nicolas Wadimoff, parti en coup de vent avec la journaliste Béatrice Guelpa et une équipe de cinéma pour témoigner du sort de Gaza et des Gazaouis après l'opération israélienne « Plomb durci », qui avait causé la mort de 1300 Palestiniens en janvier 2009. Mais le film va se jouer de l'Histoire pour fabriquer son propre récit : celui d'hommes et de femmes « toujours vivants », qui existent certes en « état de guerre » mais aussi parmi eux et dans le monde. Film mosaïque, voyage au-delà des ruines, *Aisheen (Chroniques de Gaza)* constitue non seulement le meilleur documentaire de son auteur mais aussi un formidable hymne à l'humanité. **EC**



PULL MY DAISY
Robert Frank & Alfred Leslie

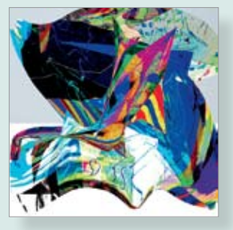
C'est le film *beat.* Le seul, ou presque, même si l'improvisation sur laquelle il est censé reposer tient davantage du mythe soigneusement fabriqué que d'une quelconque vérité historique. Photographe suisse, Robert Frank se trouve à New York en 1959. Ses amis s'appellent Corso, Ginsberg ou encore Kerouac, avec lequel il a traversé les États-Unis une année plus tôt. Avec le peintre Alfred Leslie et les trois *beatniks* susmentionnés, Robert Frank va mettre en scène son premier film, *Pull my Daisy.* Adapté du troisième acte d'une pièce de Kerouac, le récit revient sur un épisode de la vie de Neal Cassidy, « muse » et icône du mouvement. Si tout cela a passablement vieilli, quelque chose de fascinant et d'intemporel suinte toujours de la captation hypnotique de Frank et de Leslie. **EC**

LA PAROLE AUX ÉCRITS BRUTS
Collection de l'Art Brut Lausanne

Cette coédition entre la Collection de l'Art Brut et de la Radio Télévision Suisse (RTS) rassemble des lectures de textes d'auteurs d'Art Brut qui ont été longtemps et soigneusement conservés dans les archives des deux institutions. Une pléthore de comédiens sensibles et passionnés – Jean-Quentin Châtelain, Geneviève Pasquier et Salvatore Iglesias pour ne citer qu'eux – donnent vie à des récits de passion, d'amour, de douleur, de foi, de terreur et de fougue, rédigés en secret, notamment par Aloïse, Justine Python, ou encore Antonie Aebischer-Gaillard, alors qu'ils étaient internés dans des institutions psychiatriques en Suisse romande. Un plaisir auditif sur deux CDs, accompagnés de présentations des auteurs. **Sam Dyon**

NO MORE REVELATIONS
Monoski
Rowboat Records

Un duo constitué façon White Stripes, mais avec un son et une rythmique beaucoup plus proche du Crazy Horse de Neil Young. Tandis que Floriane Gasser martèle sa batterie à la Ralph Molina, en boucles sereines comme au coin du tipi, son acolyte Lionel Gaillard branche la distorsion et nous ouvre les plaines du Dakota, comme le grand Neil et sa Gretsch torturée sur l'album *Le Noise.* Si ce duo suisse s'est constitué à New York en 2008, sa musique n'a rien à faire par là, engoncée dans Manhattan. Elle nous glisse au contraire (en monoski, qui sait ?) vers de plus grands espaces, une Monument Valley scarifiée, proche du *Lost Highway* de David Lynch. Noblesse, hargne et puissance : un bon thriller rock contemporain. **Étienne Arrivé**



PALAPA LUPITA
Buvette
Rowboat Record / Namskeio

Quand Ushuaia rencontre la French Touch Air, que s'y ajoute une voix à la Morrissey période Smiths, une grande rasade d'expérimentations sonores, des samples à s'en entortiller les genoux et quelques bouts de scotch, il y a du Buvette dans l'atmosphère ! C'est l'œuvre de Cédric Streuli, un petit gars de Leysin bourré d'ambition, qui a bossé au comptoir, en a gardé un nom d'artiste, et s'est déjà bien fait connaître au sein des Mondrians. Le garçon voyage et bidouille en solo, il a enregistré ce deuxième opus entre le Mexique, fin novembre 2011, et l'Inde, en décembre. *Palapa Lupita,* c'est le titre. Palapa quoi ? Lupita, qu'on vous dit ! Pour sûr un voyage en terre electro inconnue, avec décollage au water bar, chez Colette. **EA**

ZIGITROS
Zigitros
Oh, Sister Records

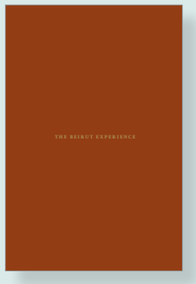
Chérie, j'ai passé les Beach Boys à la lessiveuse ! Ils en sont ressortis Zigitros, toujours mélodiques mais un poil déformés, dégingandés et finalement rigolos. Un peu Zimmerman aussi, un peu Bob Dylan, tant ces Zurichois skateurs dans l'âme prennent plaisir à s'approcher du folk des temps jadis, celui qui illuminait Greenwich Village avant l'invention des cupcakes. Alban Schelbert et Christian Neuenschwander envisagent leur musique comme une cuisine moléculaire : on plonge aux sources du Mississippi (ils révèrent Lightnin' Hopkins), puis on expérimente les combinaisons, les collages, avec tous les instruments à disposition. Si la finesse de la création est au rendez-vous, ces deux larrons finiront chefs étoilés. **EA**

Librairie du CCS

L'actualité éditoriale suisse / Arts

ART AND THE CITY
Éditions JRP|Ringier et Stadt Zürich

Au départ, un festival d'art dans l'espace public organisé en été 2012 pour promouvoir le quartier en plein développement de Zürich-West. Confié au curateur Christophe Doswald, il réunissait de grands noms de l'art suisse et international. Bilingue (allemand-anglais), cette publication en deux volumes rend compte de l'événement. Un gros cahier documente, par la photographie, les quelque 40 travaux exposés, fausses affiches pour papier toilette de Maurizio Cattelan, installation néon de Martin Creed ou enfants arbres de Paul McCarthy. Outre une présentation de chaque artiste et de sa démarche, le deuxième livre (en noir et blanc) regroupe des textes de spécialistes qui, sous différents angles, abordent les rapports entre l'art et la ville. **Mireille Descombes**



THE BEIRUT EXPERIENCE
Éditions attitudes

Quatre ans. Quatre longues années. Voilà le temps qu'il aura fallu pour que l'exposition *The Beirut Experience* voie le jour. Ce livre retrace l'histoire d'une aventure culturelle menée par un Libanais nommé Zico et deux Suisses, Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser, pour mettre sur pied une exposition unique où l'art contemporain rencontre un pays trop souvent associé aux atrocités de la guerre. Il retransmet la richesse, la substance et la diversité d'un projet qui est devenu réalité en 2011. Mais surtout, ce livre présente comment les artistes Lara Almarcegui, Marc Bauer, Tony Chakar, Marcelline Delbecq, Latifa Echakhch, Eric Hattan, Mark Lewis, Adrien Missika, Estefania Peñafiel Loaiza et Dan Perjovischi, se sont laissés envoûter par une ville et un peuple incroyables. **Sam Dyon**

NICOLAS RIGHETTI
L'AVENIR EN ROSE
Éditions Work in Progress

Au vu de la situation actuelle en Syrie, ce livre est la preuve qu'un changement est nécessaire. En 2007, Nicolas Righetti part pour Damas où Bachar El-Assad s'apprête à être réélu par référendum. Le photographe suisse découvre une ville où le visage du leader syrien est placardé sur les abris bus, les magasins, les façades d'immeubles, dans les restaurants, sur les marchés. Au-delà d'une simple succession d'affiches de propagande dictatoriale, les images sont accompagnées de phrases extraites de discours récents du président syrien, qui traduisent l'horreur de la situation : « Aucun gouvernement dans le monde ne tue sa population, à moins d'être dirigé par un fou », dixit Bachar El-Assad. **SD**

OLIVIER MOSSET
SIXTEEN CARDBOARD TOBLERONES
Three Star Books

Tout le monde connaît la marque de chocolat Toblerone. Beaucoup moins savent que c'est aussi le nom donné à une ancienne ligne de défense anti-chars en forme de « dents de dragon ». Ces structures, érigées dans les années 1930 pour contrer la montée de la menace allemande, sont toujours visibles entre les cantons de Vaud et de Genève. Intrigué et passionné par ces formes, Olivier Mosset s'en empare et réalise en 1994 une installation de sculptures en carton. Il récidive, notamment en 2004 au MAC de Lyon. Conscient qu'il est difficile d'avoir un exemplaire chez soi, l'artiste propose un livre contenant seize planches de Toblerone en carton à recomposer en format réduit. Un moyen efficace et ludique de s'offrir une composition domestique de sculptures minimales. **SD**

SILVIA BÄCHLI
FAR APART – CLOSE TOGETHER
Éditions Kunstmuseum St. Gallen et Verlag für moderne Kunst Nürnberg

Fruit de l'exposition réalisée au Kunstmuseum de St. Gall entre février et mai dernier, ce magnifique livre reprend les œuvres exposées de la plus réputée des dessinatrices suisses de sa génération. Dans son travail, Silvia Bächli porte un regard introspectif sur le corps, ses membres et ses organes. La touche expressive ne va pas sans une construction rigoureuse. Aux feuilles de petit format du début s'ajoutent plus tard des grands formats, où se déploient des motifs elliptiques de lignes ou d'éléments floraux. Le titre, *Far Apart – Close Together,* joue sur la volonté de Silvia Bächli de mettre en scène son univers propre dans des installations très minutieuses, en relation avec les espaces d'expositions. **SD**

FREITAG
OUT OF THE BAG
Lars Müller Publishers

Avec leurs sacs uniques, recyclés à partir de bâches de camions, la société Freitag de Zurich est un exemple de réussite économique dans la création de produits design à grand succès avec une production annuelle de plus de 300 000 références. Quel est le secret du culte Freitag, mondialement établi ? Comment cette petite start-up suisse a-t-elle réussi à asseoir une telle notoriété et identité de marque ? *Freitag – Out of the Bag,* fruit de l'exposition au Museum für Gestaltung de Zurich, retrace cette histoire, avec des interviews des deux frères Freitag, ainsi que des employés et des partenaires, qui permettent de se glisser dans les coulisses d'une entreprise hors du commun. **SD**

LES PLUS BEAUX
BAINS DE SUISSE
Éditions Patrimoine suisse

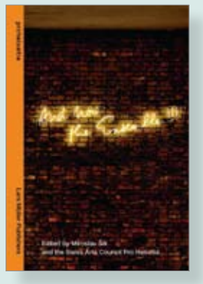
Au moment où vous lirez, l'été sera peut-être déjà loin. Mais, dérèglement climatique oblige, il se pourrait que l'automne helvétique vous permette tout de même de piquer quelques têtes. Alors, vous pourrez sortir ce guide (au format poche comme les autres ouvrages de la collection « Les plus beaux… ») et trouver votre bonheur parmi les 51 présentations de bains suisses qui s'étendent d'Arbon à Genève et de Schaffhouse à Lugano. Historiques, architecturaux, réputés ou encore à découvrir, les lieux sélectionnés par le Patrimoine suisse sont accompagnés d'indications sur la culture des bains en Suisse depuis le XIXe siècle. Le bonnet de bain n'est en revanche pas fourni avec le guide. **SD**

KERIM SEILER
THE SKY WITH SEILER
Éditions Nieves

Les travaux de l'artiste Kerim Seiler relèvent principalement d'une mise en scène ou d'une occupation de l'espace. Travaillant avec les couleurs, le bois, les jeux de lumières et de construction mentale, il développe l'idée d'une contamination de l'espace urbain, sur un mode viral, par ce qu'il nomme le « parasite de forme ». Cette monographie en trois volumes regroupe un livre de textes en allemand et en anglais, un livre de dessins et un livre documentant les principales expositions et installations urbaines de l'artiste suisse. On peut y découvrir ou redécouvrir les installations folles comme ce bulldozer éventrant un mur de bois pour badigeonner l'espace à l'aide du pinceau géant installé au bout de son bras métallique. **SD**

L'actualité éditoriale suisse / Arts

Librairie du CCS



AND NOW THE ENSEMBLE
Lars Müller Publishers, Miroslav Šik et Pro Helvetia

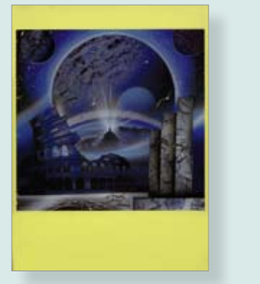
Architecte, théoricien et professeur au département architecture à l'ETH de Zurich, le Suisse Miroslav Šik a beaucoup de choses à dire sur le sujet. *And Now the Ensemble* est un véritable plaidoyer à destination des architectes, des clients et des instances décisionnaires pour créer et comprendre le développement urbain comme une dynamique et un travail artistique. En d'autres termes, remettre l'architecture et le design au cœur du dialogue de la conception. Pour ce livre, l'auteur s'est entouré de quatre architectes de renom – l'Allemand Hans Kollhoff, l'Italien Vittorio Magnago Lampugnani, le Suisse Quintus Miller et le Canadien Adam Caruso – pour réfléchir à ce qui fait la place de l'individu dans la ville contemporaine. **SD**

DELPHINE REIST
Éditions Triple V

L'artiste Delphine Reist donne aux objets les plus singuliers une seconde vie afin qu'ils prennent place dans un monde à la fois irréel et inquiétant, où l'être humain n'a pas sa place, sauf celle de regardeur. Ce dernier est confronté à des installations autarciques – des machines qui se mettent en route et s'arrêtent toutes seules, comme ces drapeaux qui s'animent intempestivement, ces éviers transformés en fontaines, ces chaises qui tournent sur elles-mêmes. Ce magnifique livre, première monographie d'envergure, est une plongée dans un monde composé de dispositifs autonomes et d'objets animés par l'artiste suisse, retraçant l'ensemble de son travail en 150 illustrations, avec un essai de Vincent Pécoil et un entretien. **SD**

GRÜ SIX ANS DE TRANSTHÉÂTRE
A Type Éditions

Le livre *GRÜ* revient sur les six années d'expériences menées par Michèle Pralong et Maya Bösch à la tête du Théâtre du Grütli, à Genève, véritable ovni dans le paysage du spectacle helvétique. Il relate les réussites, mais aussi les erreurs qui ont jalonné la direction du théâtre par le duo MP/MB qui cosigne cet ouvrage. Additionnés de regards externes qui ouvrent les horizons, champs et regards sur les arts scéniques, « GRÜ » est à l'image du transthéâtre : un peu un translivre. Il croise les récits de la réelle construction d'une programmation scénique avec des questions qui traversent les saisons, les années. Regardant tour à tour le public, les comédiens, la communication, la création. **SD**



POST VINYLE
Éditions Boabooks

Le Suisse Frédéric Post fait partie de ces artistes pour lesquels la musique est indissociable de la notion de création, quand elle n'est pas le sujet même de leurs envies créatrices. Le livre *Post Vinyle* nous plonge dans l'univers fascinant de l'artiste et de ses créations de vinyles et de pochettes. Avec une approche rappelant les glorieuses années des *fanzines* façon DIY (Do It Yourself), le livre révèle un monde discographique unique, aux sonorités inexistantes mais aux vinyles en colle faits maison, soigneusement protégés par des pochettes aux graphismes mélangeant typographies, pochoirs rock, peinture, collages, dessins psychédéliques, écriture, le tout avec un humour détournant les titres d'albums et noms de groupes bien réels. À feuilleter en écoutant un bon Supertramp. **SD**

STROLL
Éditions JRP|Ringier

Un livre apparemment menu pour une ample balade dans le musée idéal de Balthazar Lovay. En vrac, un Christ en bois polychrome du XIVe siècle en compagnie d'Alex Hubbard et de Steven Parrino, des accrochages à l'italienne où se côtoient Max Ernst, Félicien Rops ou Francis Baudevin. Les siècles se répondent, les techniques se frottent, les appartenances apprennent l'exaltant *vivre ensemble.* Un livre pour raconter une exposition qui s'est tenue en 2011 au Manoir de Martigny, à laquelle l'artiste suisse convie 61 artistes. Comme un immense cadavre exquis, cette suite d'œuvres semble guidée par l'attitude d'un anthropologue qui ne boude pas celle de l'artiste. Pour éclairer ces choix, *Stroll* propose une belle discussion entre Balthazar Lovay et Daniel Baumann. **Florence Grivel**

TRAIT PAPIER
Un essai sur le dessin contemporain
Éditions L'Apage / Atrabile

« Mon corps est dessin / le monde est notre dessin comme celui de la nature / faire un dessin c'est reconnaître la forme, c'est chercher la substance en partant de la forme. » Cette citation de Michelangelo Pistoletto ouvre le texte *Papier solo* de Julie Enckel Julliard, un essai parmi d'autres réunis dans ce beau livre dédié au dessin contemporain sous toutes ses formes et ses expressions. Le livre fait écho à trois expositions, dont la prochaine se tiendra en 2013 à la Kunsthalle Palazzo de Liestal (Bâle). *Trait papier* est le fait de la curatrice Karine Tissot ; au travers d'une sélection d'œuvres généreuses et de regards documentés, le lecteur-visiteur pourra développer ses réflexions sur la question de l'émancipation du dessin. **FG**

BEAT STREULI
PUBLIC WORKS 1996-2011
Éditions JRP|Ringier

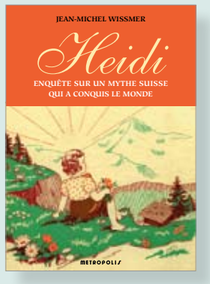
Des visages qui nous regardent ; des personnes photographiées dans le grand huit de la vie, passants anonymes ou séquences de portraits serrés. Il est partout, Beat Streuli. De manière permanente, notamment à l'aéroport de Francfort, à l'ETH de Zurich, au Palais de Tokyo, ou encore dans le hall d'immigration de l'aéroport international de Dallas Fort Worth, au Texas. Au gré de ses pérégrinations, ce promeneur solitaire pointe son objectif sur ce qui pourrait paraître anecdotique, mais en réalité, une fois placardée, cette mise en abyme – reflet de l'anodin - tutoie l'universel. *Public Works 1996-2011* propose un magnifique panorama de 15 ans de travaux de Beat Streuli dans l'espace public. **FG**

LA JEUNESSE EST UN ART
Éditions Periferia

Dans le désordre d'une liste non exhaustive : Omar Alessandro, Seline Baumgartner, Pauline Boudry / Renate Lorenz, Stefan Burger, Valentin Carron, Claudia Comte, Philippe Decrauzat, Latifa Echakhch, Christian Gonzenbach, Sandrine Pelletier, Guillaume Pilet ou encore Denis Savary. Leurs points communs : ils ne dépassent pas la quarantaine et sont suisses ou y résident. *La jeunesse est un art ?* À vérifier à l'Aargauer Kunsthaus où 49 artistes présentent une œuvre réalisée pour l'occasion. Prise directe avec la scène contemporaine suisse, suivie de réflexions développées par des connaisseurs qui ont pour nom : Jean-Paul Felley / Olivier Kaeser, Madeleine Schuppli, ou encore Bice Curiger. L'enfance de l'art ! **FG**

Librairie du CCS

L'actualité éditoriale suisse / Littérature

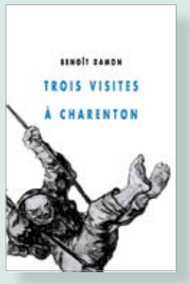


HEIDI – Enquête sur un mythe suisse qui a conquis le monde
Jean-Michel Wissmer
Metropolis, 222 p.

La petite montagnarde, née en 1880 sous la plume d'une bourgeoise mélancolique, est devenue l'emblème de la « suissitude ». Ses aventures ont été déclinées en films, en feuilletons, en bandes dessinées. Le *Heidiland*, au-dessus de la station thermale de Ragaz, attire des cohortes de touristes japonais et américains. Heidi représente les valeurs paysannes, la simplicité des mœurs, la vie saine des bergers des Alpes, en opposition aux vices de la vie urbaine et aux troubles engendrés par la révolution industrielle. Jean-Michel Wissmer a enquêté de près sur la légende et sur les conditions de son élaboration. Son essai se focalise sur la personnalité complexe de Johanna Spyri. Cette femme cultivée, épouse d'un avocat zurichois, se console par l'écriture et le piétisme des frustrations de sa vie personnelle. De cette œuvre abondante, on ne lit plus aujourd'hui que les deux volumes de *Heidi* (les nombreuses « suites » ne sont pas de sa plume). Jean-Michel Wissmer montre la complexité de ce véritable roman d'éducation, le rôle joué par Heidi dans la rédemption du grand-père, ivrogne asocial touché par la grâce, et dans la socialisation de Peter, le petit berger réfractaire à l'école. Le rapport de l'orpheline avec Clara, l'enfant des villes, sauvée par la pureté de l'air des montagnes, est également révélateur de la dichotomie entre nature bienfaisante et culture urbaine dangereuse mais nécessaire. Un éclairage intéressant sur les origines d'un mythe mondialisé. **Isabelle Rüf**

LE MINEUR ET LE CANARI
Catherine Safonoff
Zoé, 180 p.

Le mineur du titre est celui qui « va au charbon », comme disait le père de la narratrice quand il partait travailler. Le canari avertit le mineur du danger, car il meurt très vite quand le grisou menace. Qui, dans cette histoire, creuse sous la terre, qui chante avec une joyeuse légèreté ? « À propos des personnages, mineur, docteur, l'oiseau et moi-même, nous étions tous un peu de chacun », écrit Catherine Safonoff. Depuis *La Part d'Esmé* (1977), son œuvre si singulière se nourrit de l'expérience : deuils, bonheurs, déboires, écriture. Autofiction, récit, roman ? À partir de *Comme avant Galilée* (1996), ses livres s'offrent au lecteur dans leur raffinement, leur élégance, leur drôlerie aussi, sans indication de genre. Dans le dernier, une femme, âgée déjà, va voir un médecin. Elle souffre de dépression, il est psychiatre. Le docteur Ursus – c'est le nom d'ours qu'elle lui donne – lui plaît, elle en tombe amoureuse, d'un amour d'autant plus absolu qu'il est interdit, impossible, fantasmé. De séance en séance, de déceptions en avancées, la femme écrit, comme elle explore son inconscient, en associations agiles. Avec pudeur, humour, émotion (mais sans aucune dérision amère), elle trouve la bonne distance. Elle lit – Quignard, Bergougnioux, Kafka ; rencontre des amis, un enfant, ses filles, son éditrice ; se souvient de ses amours ; réfléchit sur l'écriture : « En passant de l'homme à la femme, le verbe s'est fait chair », dit Lévi-Strauss en exergue.
À la fin, il y a un livre. Il est splendide et bouleversant. **IR**

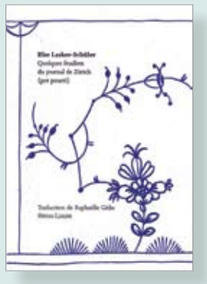


TROIS VISITES À CHARENTON
Benoît Damon
Champ Vallon, 246 p.

En novembre 1822, vers la fin de sa vie, Géricault se rend par trois fois à l'asile de Charenton pour y exécuter des portraits de malades mentaux. À partir de ce fait avéré, Benoît Damon dessine à son tour, avec des mots, la figure d'un de ces aliénés, dit le « Monomane de la guillotine ». À travers son délire, c'est l'histoire de la Révolution et sa folie justicière qui sont évoquées, en parallèle avec le destin individuel de l'« Enfant de la Patrie » en mal de filiation. Le Genevois Benoît Damon est l'auteur d'un remarquable récit autobiographique, *La Farine* (Seuil, 1991) et de proses poétiques publiées à l'Arpenteur, *Passage du sableur* et *Un Grain de pavot sous la langue*. Il signe ici un roman épique, à travers le prisme d'un regard égaré. **IR**

LES LIGNES DE LA PAUME
Douna Loup
Mercure de France, 168 p.

En 2010, le premier roman de Douna Loup, *L'Embrasure*, révélait un jeune talent, original et vigoureux.
Le deuxième, *Les Lignes de la main*, se déclare « roman ». Il renoue pourtant avec la démarche de *Mopaya*, son premier livre : Douna Loup y prenait la plume pour un réfugié congolais. Ici, il s'agit de la vie d'une femme peintre très âgée, vivant à Genève, au milieu de ses milliers de toiles et de sculptures. Alternativement, la romancière donne la parole à l'artiste et s'adresse à elle comme à une amie, retraçant la longue vie d'une originale, rescapée d'une enfance difficile aux côtés d'une mère suicidaire. Dans une belle complicité, le dialogue des deux voix atteint « là où tous les êtres humains sont simplement humains et se ressemblent ». **IR**



QUELQUES FEUILLETS DU JOURNAL DE ZURICH Else Lasker-Schüler
Héros-Limite, 62 p.

Entre 1933 et 1938, Else Lasker-Schüler est en exil à Zurich. Elle confie à son journal les impressions de sa nouvelle vie, au café Selekt, avec les autres « poètes, peintres, musiciens, sculpteurs chassés, face à la rivière Limmat, parmi de non-chassés poètes, peintres suisses et sculpteurs », au milieu des joueurs d'échecs. Ce sont des notes brèves, enlevées, pleines d'humour, entrecoupées de petits poèmes. On y sent la douleur de la séparation, l'angoisse face à la montée du nazisme, la menace qui pèse sur les Juifs d'Allemagne, l'amertume devant l'ingratitude du pays envers ceux qui se sont battus pour elle pendant la Première Guerre, le deuil de son fils. Il y a pourtant quelque chose de primesautier, de vif, de cru aussi dans ces notes. **IR**

DEMAIN ÇA VIENT
Philippe Gindre
Éditions des Sauvages, 172 p. et un CD

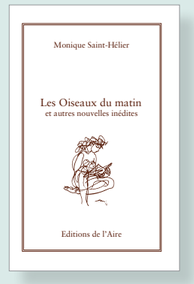
« Demain ça vient », c'est l'éternelle rengaine du créateur procrastinateur, du drogué en désintoxication, de l'alcoolique qui ne replongera jamais. Un jour, ça vient : dans un journal éclaté entre 2005 et 2010, Philippe Gindre refait le parcours d'asile psychiatrique en répétition de groupe punk, d'atelier d'insertion en dérive sentimentale, de librairie en faillite en dépression saisonnière. Il le fait avec de magnifiques élans de lyrisme, tempérés d'autodérision, avec un sens aigu de l'observation. Le livre est parsemé de poèmes, qui sont les textes des morceaux que l'on entend sur le CD. Les spécialistes jugeront de la musique, les paroles, elles, résonnent très juste, comme tout ce livre attachant, très bien édité par un petit éditeur genevois. **IR**

L'actualité éditoriale suisse / Littérature

Librairie du CCS

LA COULEUR ISABELLE
Peter Bichsel
Éditions d'en bas, 240 p.

Peter Bichsel est un maître de la forme courte. Déjà en 1967, les petites nouvelles du *Laitier* puis les *Histoires enfantines* avaient séduit Gallimard, tout comme elles avaient plu aux auteurs du Groupe 47 (dont Günter Grass), en Allemagne. Toute sa vie, cet homme discret a écrit des chroniques pour la presse suisse depuis sa petite ville au pied du Jura. *La Couleur isabelle* en réunit une centaine sur presque trente ans. Le titre renvoie à un souvenir d'enfance, aux lectures qui l'ont enchantée, à l'appel du lointain.
La Couleur isabelle, ce sont des portraits de gens ordinaires, des choses vues, des scènes de bistrot enfumé, des réflexions sur le monde comme il va, souvent mal : Peter Bichsel est un observateur aigu, d'une fausse naïveté. Mais cette apparente simplicité recouvre une démarche subtile servie par une extrême précision de langage et sous-tendue par une vaste culture et de nombreux voyages. L'humour bougon de Peter Bichsel a une tonalité spécifiquement alémanique, comme celui de Max Frisch, un de ses maîtres. Instituteur de formation, longtemps engagé aux côtés du parti socialiste, il porte sur la société un regard critique qui ne s'exprime jamais frontalement mais par le biais d'histoires drôles, tendres, émouvantes, universelles. Selon le critique Peter von Matt, le chroniqueur atteint « le plus haut niveau de la narration moderne ». Avec des moyens minimalistes, il sait toucher son lecteur et le faire réfléchir, sans jamais l'intimider ni lui asséner de morale. Du grand art. **IR**



LES OISEAUX DU MATIN ET AUTRES NOUVELLES INÉDITES
Monique Saint-Hélier
Éditions de l'Aire, 116 p.

Si la guerre et la maladie n'avaient pas brisé son élan, Monique Saint-Hélier (1895-1955) occuperait certainement une place importante dans l'histoire littéraire française au XX^e^ siècle.
Jean Paulhan avait une grande admiration pour elle. Grasset a publié ses premiers ouvrages dans les années 1930 (ils sont réédités à L'Aire) et la singularité de son écriture a fait scandale. Entre 1923 et 1926, elle a entretenu une correspondance avec Rilke qui lui a dédié des poèmes – ces lettres ont été publiées aux éditions Zoé en 2012. Les romans qu'elle a pu mener à bien sont des éléments d'une saga familiale située à La Chaux-de-Fonds, dans le Jura suisse, au début du siècle, Le « Cycle des Alérac ». Au fur et à mesure que l'œuvre progresse, le temps se dilate, l'objectif se rapproche, les détails prennent une importance croissante. De son lit, où elle écrivait, tombaient sans discontinuer des « paperoles » proustiennes, fragments et ajouts d'un processus proprement infini qui mettait son éditeur au désespoir. De haute lutte, il obtenait d'elle des coupures dont sont issues les nouvelles et fragments réunis sous le titre *Les Oiseaux du matin*, dans une édition savante de Stefana Squatrito. Ils donnent une idée de l'écriture proliférante et fascinante de la romancière, qui se déploie dans *La Cage aux rêves, Le Cavalier de paille* et *L'Arrosoir rouge*. Personne n'a su si bien évoquer le parfum de la neige, le silence et les infimes mouvements de la mémoire et du sentiment. **IR**

HORS-BORD
Frédéric Clot et Arnaud Robert
Art & Fiction, coffret de sept volumes, 518 p.

Née d'une longue amitié entre un écrivain et un peintre, cette « heptalogie » allie avec jubilation art et fiction.
Les sept épisodes tiennent du délire juvénile, de la blague de potache, de la satire des milieux de l'art en forme de science-fiction. Frédéric Clot, le « dessinateur verticaloïde », joue avec les possibilités de l'informatique dans de brillantes variations en noir et blanc. Arnaud Robert, l'« explorateur kamikaze », brode des digressions, parfois mélancoliques, souvent burlesques.
Les petits volumes, amoureusement édités, réunis en coffret, gardent le parfum et les rythmes de leurs dérives, en Afrique et ailleurs. Ce dialogue de plusieurs années a produit un bel objet, encore saturé des embruns de la traversée des deux auteurs. **IR**

PROUST ET L'ALPHABET
Luzius Keller
Zoé, 300 p.

Entre Proust et Luzius Keller, la relation est longue et fructueuse : le professeur zurichois a traduit en allemand, édité et commenté *À la recherche du temps perdu*. Il vit dans une telle intimité avec l'auteur qu'on ne peut rêver meilleur guide. De P. M. (Proust Marcel) en initiale, puis de A à W, comme le peintre Whistler, cet « alphabet » parcourt l'œuvre et la vie de Proust. Issu de deux ouvrages savants, parus en allemand et en français, ce lexique est une promenade passionnante (et amusante), un parcours à effectuer selon ses envies, une mine de renseignements portés par la lecture personnelle de l'auteur. Avec ses références littéraires, picturales, géographiques, thématiques, ce livre est un guide précieux à travers la forêt proustienne. **IR**

LE POÈTE COUPÉ EN DEUX
Alexandre Voisard
Bernard Campiche, 174 p.

Au moment des luttes pour l'indépendance du canton du Jura, dans les années 1970, les poèmes d'Alexandre Voisard ont rassemblé les espoirs de tout un peuple qui les proclamait par cœur. Il a par la suite occupé des fonctions au sein du nouveau gouvernement. Aujourd'hui, à 80 ans, le « poète coupé en deux » s'est éloigné de la politique. Dans ce « roman à bâtons rompus », il dessine en petites proses légères, parfois mélancoliques, souvent drôles, des souvenirs d'enfance, des regrets et des désirs, la mémoire familiale. Le livre s'achève par une lettre au père, une réconciliation posthume, affectueuse et lucide. L'art de Voisard – sens de la litote, sentiment de la nature, humour, concision – se retrouve entier dans ce « roman » vrai. **IR**

PREMIER ROMAN, MODE D'EMPLOI
Laure Pécher
Zoé, 216 p.

Tout le monde veut écrire. Nombreux sont les passages à l'acte. Les éditeurs, eux, sont attentifs aux nouvelles plumes, les premiers romans jouissent d'un capital de sympathie élevé. Pourtant, ils en refusent par milliers. Trop souvent des œuvres prometteuses échouent contre les mêmes écueils : manque de cohérence des personnages, dialogues maladroits, structure défaillante, etc. Éditrice et agent littéraire, Laure Pécher anime des ateliers d'écriture romanesque à Paris. Dans ce guide fort utile, elle ne propose pas de recettes – il n'y en a pas – mais met en lumière les grandes lois de l'architecture du récit. Elle recense les erreurs les plus fréquentes, indique comment les éviter en s'appuyant sur des exemples pris dans la littérature mondiale. **IR**

© Marc Domage

● **EXPOSITION /** *Météorologies mentales*, œuvres de la collection Andreas Züst

© Marc Domage

● **EXPOSITION /** David Weiss, œuvres de la collection Andreas Züst

© Simon Letellier

● **EXPOSITION /** Dieter Roth, œuvres de la collection Andreas Züst

© Simon Letellier

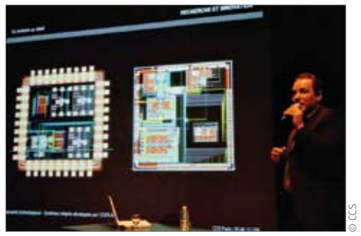
● **CONCERT /** Anton Bruhin

© Simon Letellier

● **CONCERT /** Burhan Öçal & Alexey Botvinov

© CCS

● **CINÉMA / MUSIQUE /** Peter Mettler & Fred Frith


© CCS

● **ARCHITECTURE /** Bauart

© Simon Letellier

● **CONCERT /** Ochumare

© Emmanuel Nguyen Ngoc

● **CONCERT /** Burhan Öçal & Alexey Botvinov

© Emmanuel Nguyen Ngoc

● **THÉÂTRE /** Christian Geffroy Schlittler

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 12e numéro
13 000 exemplaires

L'équipe du Phare
Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier
Graphistes : Jocelyne Fracheboud
assistée de Sophia Mejdoub
Traductrices : Katrin Saadé-Meyenberger,
Claude Almansi
Photograveur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Anvers

Contact
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© *Le Phare*, septembre 2012

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
Étienne Arrivé, Benjamin Chaix, Emmanuel Cuénod, Mireille Descombes, Sam Dyon, Anne Fournier, Marco Francioli, Pascal Gavillet, Marie-Pierre Genecand, Florence Grivel, Olivier Horner, Rainer Michael Mason, Jonas Pulver, Isabelle Rüf, Fabrice Stroun

Photographes
Gregory Batardon, Lucia Degonda, Sonia Chanel, Marc Domage, Dorothée Thébert Filliger, Thierry Galeuchet, Jorge Léon, Simon Letellier, Catherine Monney, Uwe Neumann, Thomas Seelig, Emmanuel Nguyen Ngoc, Janice Siegrist, Annik Wetter

Insert d'artiste : Delphine Reist
Delphine Reist, née en 1970, vit et travaille à Genève. Parmi ses expositions personnelles, on peut relever celles à la galerie Triple V à Dijon en 2008 et à Fri-Art à Fribourg en 2009. Depuis 2001, elle a aussi réalisé plusieurs expositions avec Laurent Faulon, comme au Printemps de Septembre à Toulouse en 2008 ou avec *Fête Nat'* à la Ferme Asile à Sion en 2011. Sa vidéo *Averse*, acquise par le Centre Pompidou, a été présentée dans *Elles@centrepompidou* et à la Maison rouge à Paris dans le cadre de *Néon, who's afraid of red, yellow and blue?* Triple V vient d'éditer une monographie sur l'ensemble de son œuvre.

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association contribue au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

—— Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications.
Envoi postal du *Phare*, journal du CCS.
Voyages de l'association.

Adhérez !

Catégories d'adhésion
Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h

Venez à la librairie
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10 h – 18 h
samedi et dimanche : 13 h – 19 h

La librairie du CCS propose une sélection pointue d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses dans les domaines du graphisme, de l'architecture, de l'art contemporain, de la photographie, de la littérature et de la jeunesse. Les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH y sont disponibles.

Renseignements / réservations
ccs@ccsparis.com
T +33 (0)1 42 71 95 70
du mardi au dimanche : 13 h – 19 h
Tarifs soirées : entre 7 et 12 €
Expositions, tables rondes, conférences : entrée libre

Restez informés
Programme : le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccsparis.com

Newsletter mensuelle :
inscription sur www.ccsparis.com
ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS
Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Katrin Saadé-Meyenberger
Communication : Aurélie Garzuel
Production : Celya Larré
Production *Le Phare* : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert, Antoine Camuzet
Librairie : Emmanuelle Brom, Andrea Heller, Dominique Koch et Maud Lardeau
Accueil : Marie Debrinay, Amélie Gaulier

Avant-goût de la prochaine programmation

Marc Bauer, *Le collectionneur*, dessin mural, 2012

—— Du 1er février au 21 avril 2013

—— Expositions

Marc Bauer, exposition personnelle, édition d'un livre d'artiste et ciné-concert avec le groupe Kafka

—— Cinéma

Claude Goretta
en collaboration avec la Cinémathèque suisse

—— Concerts

Rodolphe Burger, Olivier Cadiot et invités
Psychopharmaka, projet musical issu d'un voyage en Suisse allemande

—— Conférence d'architecture

Début du cycle sur les nouveaux bâtiments des musées suisses

—— Spectacles vivants

Extra Ball, festival d'arts vivants

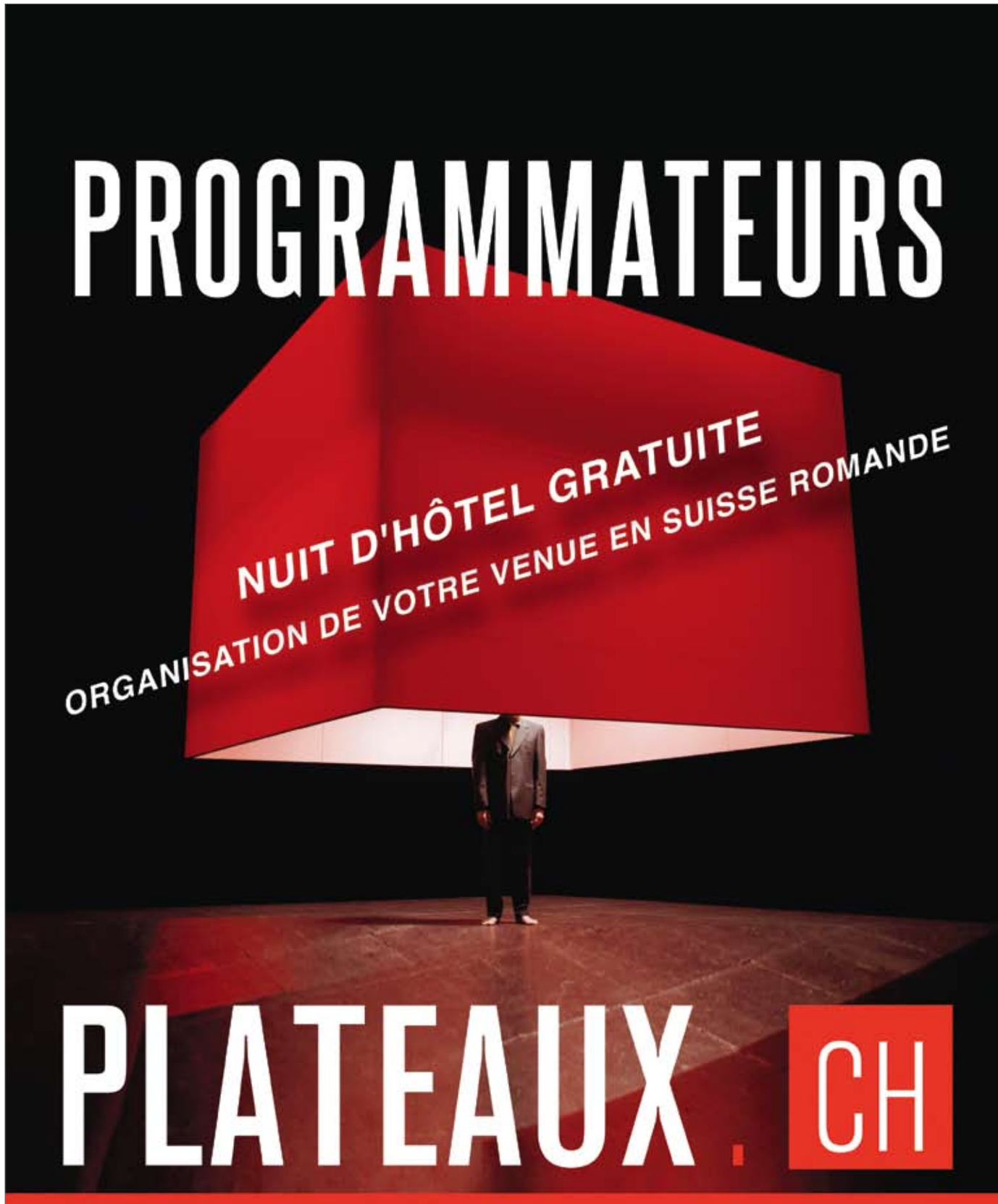
fondation suisse pour la culture
prohelvetia

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

Partenaires média

Partenaire du vernissage et des soirées

PROGRAMMATEURS



PLATEAUX.CH

PLATEFORME WEB DES SPECTACLES
SUISSES ROMANDS EN TOURNÉE

www.plateaux.ch - info@plateaux.ch
+41 77 490 36 70